

89° ANNÉE - N° 4301

LE

31 MARS 1945

# MONDE ILLUSTRÉ



MONTGOMERY

LA DANSE A TRAVERS LES AGES

PRIX  
**30**  
FRANCS

F079

# KIRBY, BEARD & C° PARIS

5, Rue Auber

JOAILLIER

Opéra 24-65



## HALTE AU TEMPS

Très beau bracelet-montre  
Avec sa bague monstre,  
Platine et or, garnis  
De brillants et rubis.

Deux lyres renversées  
Chantent l'heure à venir,  
Et les années passées,  
Car on ne peut saisir  
Le temps présent qui file  
A vitesse d'aiguille.

Et il est plus facile  
Pour goûter un instant,  
De le rendre immobile  
En cochant le cadran.

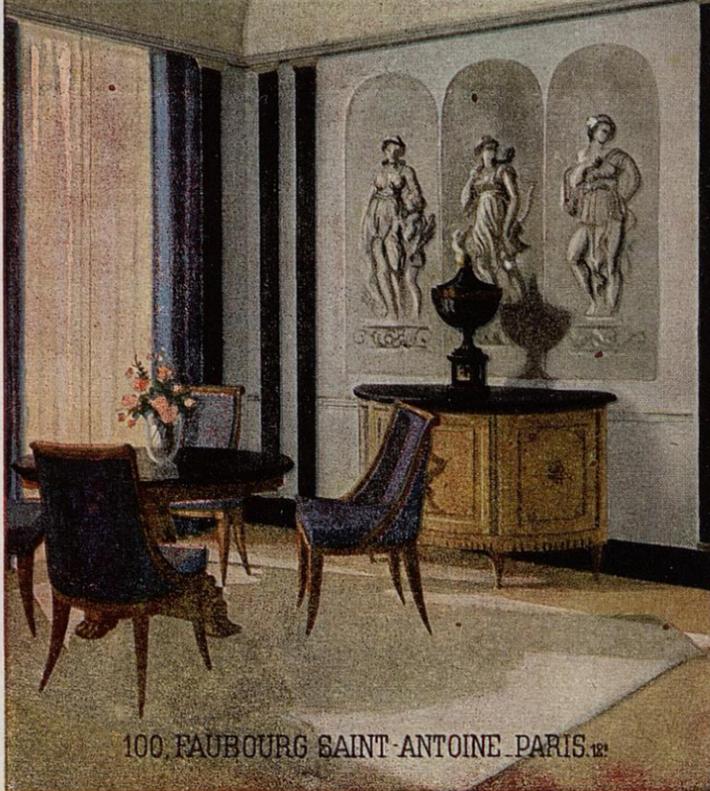


ORAGERS

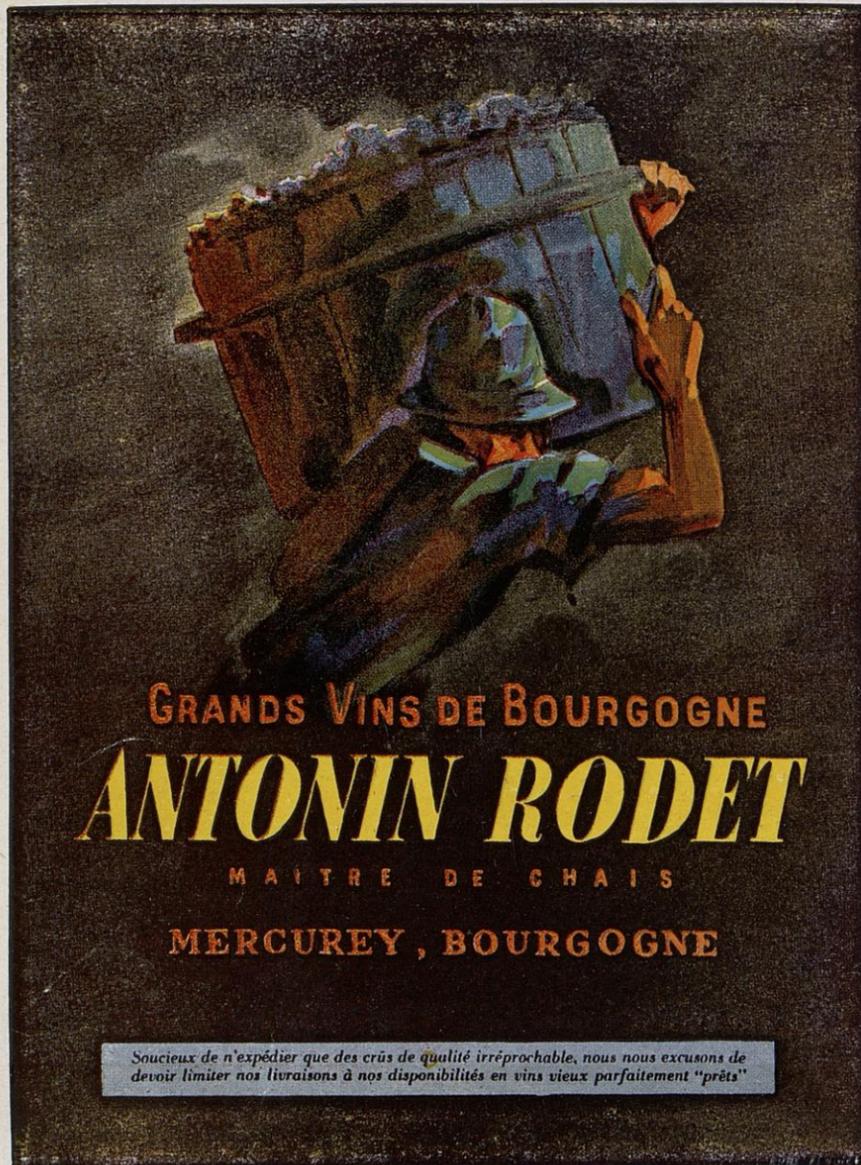
# MERCIER FRÈRES

AMEUBLEMENT  
DÉCORATION

ANCIEN  
MODERNE



100, FAUBOURG SAINT-ANTOINE, PARIS. 12





Londres 15 mars : M. Winston Churchill prononce un discours devant l'Assemblée du Parti conservateur. « Notre île, déclare-t-il sous les applaudissements,

aura toujours la gloire de n'avoir jamais abandonné le chemin du devoir et de n'avoir jamais perdu la confiance dans cette lutte à mort contre la tyrannie. »

## GUERRE ET DIPLOMATIE

**A**u cours de ces pourparlers de fin de guerre, la France ne se voit plus assigner la place qu'elle a coutume d'occuper dans le monde, la place que lui a toujours conférée son histoire. On juge — et l'on en arguë ouvertement, officiellement, pourrait-on dire — que notre faiblesse militaire momentanée doit nous tenir écartés des grands règlements universels ; d'aucuns prétendent même qu'elle ne nous permet pas d'avoir droit à certaines positions. C'est à ce point que, pour la conférence de San-Francisco, on écarte le français comme langue diplomatique pour le remplacer par l'espagnol, langue d'un pays neutre.

Ce jugement, si nous nous plaçons sur le plan moral, est parfaitement injuste ; il n'est pas juste de prétendre faire subir à une nation une *diminutio capitis* — ou même seulement un amoindrissement — parce qu'elle a souffert des méfaits d'un ennemi commun, dont elle a été la première et quasi seule à soutenir le choc, de lui faire, en somme, payer le prix de sa souffrance et des destructions qu'elle a subies. En semblable cas, on pourrait, au contraire, supposer que l'on offre à cette nation les moyens de réparer les torts qu'elle a subis, de se relever rapidement et d'avoir des avantages en compensation de ces maux. Encore ne nous demanderons-nous pas si nos Alliés n'auraient pas pu nous permettre d'avoir, depuis quelques mois, une armée beaucoup plus puissante que celle qui se bat présentement à leur côté.

Mais ce côté moral de la question, cette justice nouvelle à nous rendre, nous ne le signalons qu'en passant, et nous ne nous y référons point : il comporte un argument auquel

la France n'a pas coutume de recourir quand ceux qu'il doit atteindre ne le sentent pas d'eux-mêmes. C'est donc seulement le côté pratique que nous envisageons et, sur ce plan, l'attitude de nos amis se base sur une erreur d'appréciation, sinon dans l'espace, au moins dans le temps ; notre affaiblissement actuel durera bien moins longtemps qu'ils ne l'estiment, notre redressement, notre puissance matérielle se reconstitueront beaucoup plus vite qu'ils ne le calculent et l'état présent des choses, pour si déplorable qu'il soit, contient tous les éléments de cette restauration. Or, une fois la paix faite — et quoi qu'en puissent penser quelques illusionnistes — il y aura, tant en Occident qu'en Extrême-Orient, beaucoup de gardes à monter et que l'on sera content de nous voir prendre.

Dans les temps modernes, il est évident que la puissance d'une armée dépend en grande partie de la puissance économique de la Nation. Si nous prenons la France d'Europe il est bien certain qu'elle est, aujourd'hui, quelque chose de très voisin de la table rase : ses usines sont pour la plupart détruites, ses voies de communication en mauvais état, son matériel de transport réduit à peu de choses. Mais la puissance économique n'est pas tout militairement ; il y a même un élément qui la prime : c'est le moral de cette Nation. Eh bien, désormais les Français ont compris la nécessité d'avoir une armée forte. La jeunesse est vibrante pour faire face à l'ennemi et tout le pays la suit dans son ardeur pour lui en donner les moyens par la reconstruction rapide.

Mais nous savons tous, maintenant, ce que la plupart

d'entre nous ont trop longtemps ignoré et qui est que la France n'est pas seulement d'Europe, mais qu'elle est — et peut-être surtout — aussi d'outre-mer. La France d'Europe n'est qu'une parcelle de notre empire qui est immense et offre toutes les possibilités. Cet empire, la continuité, peut-être inconsciente, de l'esprit français l'a logiquement et harmonieusement bâti.

Il peut sembler étrange de parler de continuité lorsqu'une construction s'est édifiée à travers les régimes les plus différents — non sans à-coups, du reste — lorsque ses différentes parties sont les unes anciennes, les autres relativement récentes et que ce ne sont pas les parties les plus proches de la métropole qui sont les plus anciennement établies. Cependant ce mot de continuité est parfaitement exact, car toutes les régions qui sont aujourd'hui le patrimoine de la France ont été, dès longtemps, l'objet des préoccupations politiques de notre pays. Pendant que nos vieilles colonies des Antilles, de la Guyane, des Mascareignes étaient déjà unies à la mère-patrie, Louis XIV avait déjà des vues sur l'Afrique du Nord et particulièrement sur Alger et des établissements se dessinaient à Madagascar. A la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, Louis XVI, de son côté — ou ses ministres — avaient des vues sur l'Indochine. Il y a donc eu continuité consciente ou inconsciente dans la construction de l'Empire et même quand le gouvernement central s'en est désintéressé, il s'est toujours trouvé des hommes pour l'exécuter.

Maintenant lorsque nous disons que cet empire est

(suite page 7)

# VITESSE - GUERRE - ESPACE

par Alexandre ARNOUX

LES derniers jeux olympiques ont permis de le constater, la France ne brille pas aux épreuves de vitesse; elle ne figure aux premiers rangs que dans les compétitions de force; les poids et haltères lui rapportent plus d'honneur que l'athlétisme pur et sa quintessence, le sprint. Ainsi s'établissait de par le monde l'image d'un Français court, trapu, musclé, bréviligne, statique; nous représentions le côté prolétarien et petit bourgeois du sport; nous en abandonnions la face aristocratique, la vitesse comme chacun sait, aux autres peuples, Anglo-Saxons, nègres des États-Unis et même, car ils avaient réalisé des progrès indiscutables, Allemands. Tout se tient; le corps et le moral, le physique et le génie d'une nation ne se séparent pas. En même temps que nous renoncions à la détente, que nous négligions les grandes foulées rapides, les réflexes instantanés, que nous nous piétions, immobiles, devant les barres et les disques d'acier, nous construisions la ligne Maginot, nous nous arc-boutions à nos frontières, nous enterrions dans le béton, dans cette immense tranchée, cette muraille de Chine ultra-moderne, un passé militaire fait de fougue, d'élan, de coups directs, la guerre napoléonienne de mouvement; la tradition de 1914-1918 pesait lourdement sur nous, nous ankylosait l'imagination. L'Allemagne, elle, au contraire, portée par les circonstances, les interdictions du traité de Versailles et, aussi, reconnaissons-le, par l'imagination et la puissance inventive, créait l'armée la plus mobile, la mieux motorisée, la plus capable de fondre et de surprendre, elle développait à l'extrême chez les généraux et les exécutants le sens de l'initiative, la personnalité manœuvrière. Le Stade nous avait fourni l'image préfigurée des hostilités dont nous devons perdre la première manche; un Français buté, lourd, accroché au sol, que déborde un essaim d'une promptitude, d'une activité prodigieuses. Le Destin, cette fois encore, a confirmé le vieil adage des habitués des pistes : la vitesse gagne toujours.

L'hitlérisme germanique, au point de vue de l'action belliqueuse, a eu raison contre nous, contre notre État-Major qu'obsédait la tradition de piétinement du dernier conflit. Malheureusement pour lui, et heureusement pour nous et pour le monde, il a commis par la suite une erreur au moins aussi grave que la nôtre; il a risqué la guerre contre l'espace, la plus dangereuse, celle qui ne pardonne presque jamais. On comprend sa bêtise; les progrès de la locomotion, les réussites du début, l'illusion et le brouillard étincelant tissés par une suite assez étourdissante de victoires initiales, tout cela contribuait à l'égarer, et le calcul même, les chiffres, qui ont l'air si froids, si précis, qui enivrent pourtant d'une poésie dissimulée, de mensonges violents masqués sous la rigueur apparente des équations et des statistiques.

Le raisonnement, grosso modo et fort schématisé, s'établissait et s'enchaînait de la façon suivante. La question s'est souvent posée : peut-on faire la guerre contre l'espace? L'expérience, l'histoire répondent, jusqu'à l'époque actuelle, par la négative. Cambyse, envahissant l'Éthiopie, avait éprouvé le péril de lutter là où on n'accroche jamais l'adversaire, où on se collette à des superficies immenses toujours étirées, à des ombres toujours évanescentes qui vous amorcent et vous conduisent à la famine, à la débandade. Aujourd'hui encore (nous nous replaçons à l'été 1941), l'étendue et le grouillement de la Chine étouffent les avances vaines d'un Japon toujours gagnant, jamais vainqueur. Souvenez-vous aussi, puisqu'il s'agit en fait de la Russie, de la possibilité et des promesses d'une attaque contre l'empire de Pierre le Grand et de son successeur Staline, souvenez-vous de l'échec final du Suédois Charles XII. Plus loin, si nous reculons à l'antiquité, les cavaliers scythes se dérobaient sans cesse devant Darius, appliquant la tactique de la terre brûlée et rasée. La retraite du Roi des Perses, difficile, harcelée, à travers un pays sans fourrage et sans vivres, faillit s'achever en désastre. La Russie a le privilège de la défense par le vide, l'évacuation et le froid; ses fleuves, ses plaines, la grandeur de son territoire informe, mal pourvu de routes, le patriotisme patient, prêt à tous les sacrifices, à toutes les destructions, de ses habitants la rendent inexpugnable, même quand on en a occupé de vastes portions. Le premier signe d'effondrement de l'invincibilité de Napoléon apparaît à Moscou. Son retour épuisant, au terme duquel l'attendent les déflections, les trahisons, ressemble étrangement à celui du Roi Darius, à la course des Perses vers le pont de l'Ister que gardent les Ioniens peu sûrs. Guillaume II et Ludendorff en somme n'ont guère

mieux réussi, ont dû se contenter de gains parcelaires, d'avantages politiques et diplomatiques plutôt que de décisions militaires. Les précédents n'encouragent pas. Oui mais, depuis 1914, la face du monde, le rythme du combat, la mesure des distances ont totalement changé.

Les transformations en effet de l'armement, l'avion, le char d'assaut, la motorisation ont tout bouleversé, réduit en poussière les théories d'autrefois. Il y a plus de différence entre l'armée de 1941 et celle de 1914 qu'entre celles que commandaient Napoléon et Darius. La rapidité, du Grand Roi au Corse, avait peu augmenté; les jambes de l'homme et le cheval lui prescrivaient les mêmes limites. Au moment de la bataille de la Marne on avait fait un pas, mais médiocre; le fantassin marchait encore. Si l'on admet, ainsi qu'il paraît raisonnable, que la puissance d'attaque s'accroît comme le carré de la vitesse, c'est-à-dire qu'une troupe qui se déplace deux fois plus vite possède une masse de combat quadruple, qu'une armée qui triple sa vitesse représente neuf armées, on peut en déduire que la résistance de l'espace diminue dans les mêmes proportions. La mobilité d'une division motorisée actuelle étant environ six fois celle d'une division de jadis, la Russie se trouvait donc, en 1941, au point de vue des généraux allemands, trente-six fois plus petite que pour l'Empereur des Français.

Ce sont sans doute des considérations de cet ordre et, qui semblent fort pertinentes à première vue, qui ont décidé Hitler et certains de ses fidèles à engager la lutte contre la Russie. L'événement, une fois encore, a déçu l'ambition des Nazis. La guerre moderne, qui a acquis tant de vélocité, de soudaineté, que l'aéroplane a douée d'une troisième dimension, la guerre moderne a échoué où avaient dû céder Darius et Napoléon. L'espace a tenu bon; elle n'a pas réussi à le vaincre. Aussi bien faut-il songer qu'on ne le fait pas qu'avec des mathématiques mais surtout avec des hommes, des plans qui souffrent de vastes marges d'approximation, avec de l'utilisation de l'imprévu, du moral. Hitler, sur le papier, ne se trompait pas; la réalité lui a donné tort. "Nous ne livrerons pas trop vite la bataille, disait le messager du roi des Scythes à Darius. Si vous tenez pour indispensable d'en arriver là, trouvez donc les tombeaux de nos ancêtres et tentez de les profaner; vous verrez alors si, pour nos tombes, nous combattons ou non contre vous!" Staline, en 1941, adressait à peu près le même discours aux conquérants allemands qui ont, en définitive, achoppé à Leningrad et à Moscou, aux lieux sacrés des grandes sépultures russes. Il eût fallu que la désagrégation du sentiment national corroborât le rétrécissement de l'étendue, que les querelles intestines, la contre-révolution aidassent l'ennemi qui comptait bien là-dessus. Le bolchevisme, au contraire, avait prodigieusement exalté la discipline et l'idée de patrie, avait resserré les liens d'une communauté jadis assez lâche, d'un grain moins dur pour le moins. En sorte que tous les points que marquait le progrès mécanique contre l'espace, la solidification d'un peuple les annulait, les rendait inopérants. On a vu la suite : la Russie se contractant à son tour, chassant l'envahisseur fatigué, le poursuivant sur ses terres; l'Allemagne à bout de souffle, aculée entre le Rhin et l'Oder, pilonnée par les bombardements, ses routes, ses chemins de fer, ses locomotives, ses camions éventrés ou décimés, ses centres nerveux paralysés; la force hitlérienne incapable de se retourner, même dans ce lopin qui n'a pas cinq cents kilomètres de largeur. Ainsi la vitesse a passé à l'autre camp et l'espace national-socialiste démesurément agrandi, couvrant des pays qui excraient la domination germanique, l'espace allemand, que chaque heure rogne, devient un étouffoir.

Cependant, pour autant, le problème vitesse-espace ne se trouve pas résolu. Il s'en greffe un autre. L'Allemagne a-t-elle subi cette défaite parce que la vertu défensive de l'étendue demeure, malgré le progrès des machines, telle qu'autrefois? Ou bien parce que ses oracles n'avaient pas jugé à son prix la valeur des armées, de l'industrie russes, la cohésion d'un peuple qu'ils croyaient divisé et menacé d'effritement? Ou bien enfin les deux explications se combinent-elles? La discussion reste ouverte.

Alexandre Arnoux



QUELQUE PART DANS LA PLAINE D'ALSACE, SOUS UN SOLEIL DE PRINTEMPS, VOICI L'ÉCOLE DES CADRES DE LA 1<sup>re</sup> ARMÉE FRANÇAISE A L'HEURE DE L'EXERCICE

## NOTRE ARMÉE DE DEMAIN

se forge à l'École des Cadres de la 1<sup>re</sup> Armée française

**T**RIOMPHE de la volonté, formation parfaite de l'esprit par une éducation méticuleuse du corps. Voilà le beau programme de l'École des cadres de la 1<sup>re</sup> Armée française. Enfant chérie du général de Lattre de Tassigny, virtuose des entreprises auda-

cieuses, formée à Opms, cantonnée successivement à Salambo, Montpellier, Douera et le Val-d'Ahon, suivant toutes les tribulations de la 1<sup>re</sup> Armée, cette école vient de s'installer « quelque part en Alsace ». Installation prodigieuse. Nous avons vu, à sa libé-

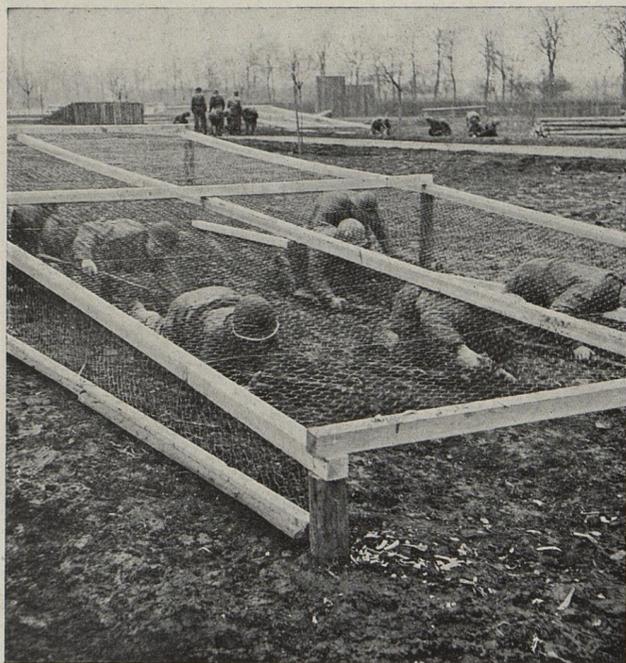
ration récente, l'état de ce vaste terrain labouré par les chars. 270 camions de 2 tonnes  $\frac{1}{2}$  ont dû retirer de là gravats et ordures de toutes sortes qui jonchaient ce centre d'éducation nazie. Un bataillon de choc, utilisant ses prisonniers, s'est attelé à la besogne, et



L'École apprend bien des choses à ses élèves, à commencer par dompter leurs nerfs. Et le maniement d'armes, sans armes, constitue un excellent entraînement.



Ces futurs officiers ne se préoccupent pas de la culture des choux de Bruxelles; ils apprennent à déceler et à faire sauter les mines et les pièges de l'ennemi.



C'est ici qu'il faut faire montre d'agilité et de souplesse. Impossible de tricher!... Et passer sous un tel grillage n'est tout de même pas une petite affaire!...



Dans le même genre, voici un steeple-chase qui réclame pas mal d'adresse car les barbelés ne ménagent pas leurs griffes. Gare aux mains et aux fonds de culotte!



IL EST PLUS AISÉ D'ESCALADER UNE PALISSADE DE 3 MÈTRES QUE DE SAUTER, COMME ICI, DE 5 MÈTRES DE HAUT

dix jours après la bataille, sur 4 champs de tir (grenade, basouka, fusil et mitrailleuse, mortier), 12 emplacements d'exercices, 6 terrains de basket-ball, 10 emplacements de combat, 4.320 stagiaires poursuivaient un entraînement intensif qui durera 5 semaines : 7 heures à 22 heures, 15 heures sans arrêt!

\* \* \*

Ils viennent de toutes les formations de l'armée. Ils sont de tous les grades, qui pendant tout leur stage vivront dans la plus grande camaraderie. Il y a même là des capitaines et des commandants qui, formés par le maquis, apprennent ici la manœuvre régulière et acceptent avec grand cœur un garde-à-vous impeccable devant le sous-officier instructeur.

Un programme bouleversant toutes les méthodes traditionnelles se déroule à un rythme d'enfer dans un fond sonore de commandements, de mitrailleuses, de grenades et de mortiers. Si l'on y retrouve de nos vieilles écoles des exercices indispensables tels que le maniement d'armes, le chant, l'éducation physique, les obstacles du parcours militaire et le tir, revus et corrigés au goût du jour, on est ébloui par l'auda-



LE TERRAIN DEVENU CHAMP DE BATAILLE : IL FAUT SAVOIR S'



Exercice d'assaut : ces élèves tirent à balles réelles sur un blockhaus que certains de leurs camarades attaquent. Les tireurs sont précis : il n'y aura pas de blessés.



Dans ce village remplaçant le stand de tir classique, défenseurs et assaillants apprennent à garder, toujours avec des balles et des obus réels, leur sang-froid.

cieuse conception des exercices pratiques de combat, exclusivement exécutés à balles et à obus réels. La formule semblait dangereuse. Cependant, sauf une baïonnette coupée au ras du fusil par une balle, aucun accident ne s'est encore produit.

\* \* \*

Ces jeunes hommes ont librement consenti à entrer dans un creuset où un effort constant leur sera demandé dans tous les domaines. Lorsque, fatigués par une journée chargée en émotions et en luttes de toutes sortes, ils rentreront à leur bercail, on leur proposera encore de se distraire par le chant, la musique, la lecture, les discussions amicales, et même la décoration de ce que je ne peux pas appeler leur cantonnement après avoir vu le salon de repos et la salle à manger provençale d'un de leurs groupes, installés par eux-mêmes. On fera ainsi appel à toutes leurs ressources professionnelles, intellectuelles et morales, et pour avoir forgé des chefs militaires, on aura du même coup trempé nos cadres civils de l'avenir.

Texte et photographies de MARCEL ARTHAUD.



RÉCIPITER SUR UN CHARDÈS QU'IL EST TOUCHÉ PAR LE BASOUKA



ARMÉE DE DEMAIN, OFFICIERS DE DEMAIN. EXERCICES FINIS, ON RENTRERA, LE CŒUR ALLÈGRE, EN CHANTANT

# L'AGONIE DE LA NATION ALLEMANDE

par Thomas MANN

Nos lecteurs ont lu, dans notre numéro du 24 mars, l'article [de M. Edmond Vermeil sur "Les deux Allemagnes". Nous donnons ci-dessous une étude de Thomas Mann, né à Lubeck en 1875, auteur de tant de romans célèbres à caractère social et politique qui lui ont valu, en 1925, le prix Nobel de littérature. Y a-t-il deux Allemagnes? A nos lecteurs de conclure.

LE destin fatal du monstre le plus repoussant de notre temps : le National-Socialisme, s'accomplit... Un destin approprié à son caractère, un destin qui dès sa naissance était gravé sur son front, visible à tout regard capable de voir, un destin qui, quelle que soit sa durée dans le temps, devait inéluctablement s'accomplir ainsi.

Si son agonie n'était que la sienne propre et non point également celle d'une grande et malheureuse nation qui supporte maintenant les conséquences de sa crédulité, de son penchant à se laisser séduire, de son abêtissement et de son manque de jugement politique, nous pourrions envisager la catastrophe avec plus de sérénité, avec un sentiment plus calme et plus satisfait de ce qui est juste, équitable et nécessaire.

Si nous étions vindicatifs, nous autres exilés, qui fûmes traités en ennemis de notre peuple, ou du moins en « esprits surannés », nous qui étions méprisés comme les représentants d'une « humanité anachronique » — Seigneur! — nous serions moins émus que nous ne le sommes par l'angoisse, les tourments, la misère de la communauté qui nous a rejetés de son sein. Mais cette angoisse surpasse de beaucoup la souffrance que nous n'aurions jamais pu lui souhaiter.

Ma pensée se reporte à cette période de déracinement, d'agitation, d'anxiété, de frustration qui précéda notre exil. Quels étaient alors notre émotion profonde, notre souci dominant au milieu de toutes nos anxiétés personnelles? La pitié : une pitié anticipée qui sous-estimait certainement le temps qui devait s'écouler avant l'expiation. Comment répondre à cette question : « Que va devenir ce peuple? »

Je tourne les pages de mon journal qui me ramènent aux années 1933 et 1934. C'était le temps où, par le spectacle de l'ignoble guerre intérieure de revanche, de la justice bâillonnée, de la violence et de la suprême hypocrisie, mon cœur était secoué d'horreur et d'amertume.

Voici ce que j'écrivais dans mon journal : « Nous savons parfaitement que ces sots, ces brutes sans vergogne finiront mal. Alors? Qu'advient-il de ce cet infortuné peuple allemand, actuellement intoxiqué par l'espoir d'un bonheur mythique? Quelles déceptions devra-t-il subir? Par quelles catastrophes physiques et spirituelles devra-t-il passer? Le réveil qui le guette sera dix fois plus horrible que celui de 1918. » Après : « Pitié dès l'abord pour le peuple qui a vécu le naufrage de tous ses grands espoirs, et qui doit encore subir la faillite de l'idéal auquel il a lié sa foi. Quel va être le sort du peuple qui a eu une foi aussi immense dans le mensonge? Mais je doute que la pitié soit le sentiment approprié à l'égard de l'aveuglement, de l'incapacité à discerner le mal dont ce peuple a fait preuve dans sa foi. »

Après tout ce qui s'est passé, ce doute est plus vif aujourd'hui que jamais. « L'incapacité à discerner le mal », le mal évident et peu équivoque, dont est responsable la grande masse du peuple allemand, était et sera pour toujours criminelle.

Il faut que soient expiées les effrayantes libations qu'a faites cette nation perpétuellement avide de sensations, ces souillures à l'eau-de-vie empoisonnée du nationalisme, ces orgies au cours desquelles des crimes innombrables ont été commis.

Il est impossible de demander aux nations d'Europe et du monde, abreuvées d'insultes, de tracer un trait net de séparation entre le « nazisme » et le peuple allemand.

S'il existe une chose que l'on nomme peuple, s'il existe une chose que l'on nomme Allemagne en tant qu'entité historique, alors il existe une chose que l'on nomme responsabilité..., qui est tout à fait indépendante du concept précaire de culpabilité.

Le monde a subi cinq années de guerre, pleines de souffrances et de sacrifices, une guerre déchainée par l'Allemagne; et dès le tout premier jour de cette guerre, les adversaires de l'Allemagne durent faire face à l'ingéniosité, au courage, à l'intelligence, à la discipline, à l'efficacité militaire combinés des Allemands... en bref, à la puissance totale de la nation allemande, qui, comme telle, soutenait le régime et combattait pour lui.

Ce ne sont pas seulement Hitler, ni Himmler que les adversaires de l'Allemagne eurent à affronter, car ceux-ci n'eussent rien été sans la force et la loyauté du peuple allemand, qui combat et meurt jusqu'à ce jour avec un courage dévoué pour ces criminels.

Ce délire, qui portait en lui les ferments de la guerre, possédait également la folle puissance d'une authentique révolution. Mais il était marqué profondément du sceau du désespoir et de la damnation. « Les grandes révolutions, écrivais-je à cette époque dans mon journal, attirent habituellement la sympathie et l'admiration du monde par leur générosité passionnée mais sanglante — ceci a été vrai pour la Révolution russe tout autant que pour la Révolution française; ces révolutions ont provoqué un choc profond parmi tous les esprits cultivés et sensibles du monde.

« Qu'y a-t-il donc dans cette Révolution « allemande », qui isole le pays et ne suscite autour de lui que malédiction et incompréhension?... Elle se vante de n'être pas sanguinaire et, cependant, elle est la plus vindicative, la plus avide de sang que l'on n'ait jamais connue. Son caractère fondamental, quoi qu'on puisse imaginer, n'est pas fait d'exaltation, de joie, de noblesse et d'amour, sentiments que l'on peut toujours relier à des sacrifices sanglants, offerts à une mystique du progrès de l'humanité... mais de haine, de rancune, de vengeance, de bassesse. Elle pourrait être beaucoup plus sanglante que le monde l'admirerait encore, si elle était, en même temps, plus inspirée, plus élevée, plus noble.

« La faute des Allemands a été de créer une révolution d'un caractère inédit dans l'histoire du monde — une révolution sans idées, opposée à tout idéalisme, à tout ce qui pouvait élever l'âme humaine et rendre l'homme meilleur, opposée à la liberté, à la vérité et à la justice.

« Rien de semblable ne s'est jamais produit dans l'histoire de l'humanité. Et tout ceci s'est déroulé dans d'extraordinaires réjouissances populaires. La masse croyait avoir accompli son propre destin, alors qu'en réalité elle était trompée avec une ruse infernale, qu'elle n'ose pas encore s'avouer à elle-même.

Au risque d'avoir l'air de nier la responsabilité allemande et de plaider pour une paix douce, je ne dissimulerai pas ce que je savais à cette époque; principalement la rapidité avec laquelle la désillusion, l'anxiété et le doute se répandirent à travers le pays; la rapidité avec laquelle la prétendue identification « démocratique » des dirigeants avec le peuple devint une fiction impudente. Car je voyais la nation et je sentais qu'elle était tombée dans une chausse-trape d'où, en partie, par faiblesse, elle ne pouvait plus sortir.

« J'ai la conviction intime, écrivais-je pour moi seul, que les trois quarts du peuple, non les sept huitièmes, ou, pour être plus exact, le peuple dans son ensemble, est plein d'une terreur profondément enracinée à l'égard de ses chefs et de la situation où il a été conduit. L'indifférence, le fatalisme, le désespoir sont les « piliers » et les soutiens du régime, plutôt que la foi et l'enthousiasme. En général, on observe timidement, on attend avec une passivité de mauvais augure, une curiosité pessimiste. Si tout était terminé, ces gens pousseraient un soupir de soulagement, comme au sortir d'un cauchemar, et une intervention politique, venue de l'extérieur, rencontrerait à peine l'indignation ou même l'étonnement. »

Voilà ce que j'ai écrit, et je ne puis le renier. Ce que je vis à cette époque, c'est une population, sans cesse fouettée, sans cesse intoxiquée au point d'atteindre une frénésie nationaliste et faussement révolutionnaire; mais elle était néanmoins déprimée, craignant les maux à venir, indifférente et fataliste : un peuple qui se jetait avidement sur les journaux étrangers et qui se voyait embarqué dans une aventure équivoque, sans avoir la moindre chance de pouvoir y résister.

Le peuple se sentit menacé de tous les malheurs imaginables — guerre, catastrophe économique, dissolution de la nation — et dominé par l'angoisse où l'avaient jeté son ignorance, son impuissance à résister à la propagande, les mille horreurs auxquelles il avait assisté et son isolement moral.

Ce ne sont pas là des expressions que je choisis avec soin aujourd'hui, après un long temps de méditation; je les ai employées à cette époque. De plus, la situation que j'appelais « une guerre de revanche intérieure » s'est bientôt transformée en état de guerre avec le monde extérieur, une guerre-ersatz d'isolement sans espoir, une autarcie belliqueuse durant laquelle l'on entretenait soigneusement dans le peuple l'illusion que les Allemands étaient les champions de la vérité contre le mensonge, et que tout le mal et la méchanceté du monde s'étaient diaboliquement coalisés contre le pays qui pouvait apporter le salut... Mais tout état de guerre, vrai ou prétendu tel, rapproche le peuple du gouvernement et facilite, au moment du danger, l'identification de la nation et du régime.

A mesure que le temps s'écoulait, il semblait que tout avait toujours été ainsi et que c'est ainsi qu'il fallait que cela fût. Le régime était non seulement reconnu à l'extérieur, mais encore on favorisait même ses intérêts — d'abord par amour de la paix, ensuite par l'admiration qu'il éveillait en refusant le droit de grève aux travailleurs. La vieille génération abdiqua et une jeune génération se mit à monter, qui ne connaissait rien d'autre que la « vie héroïque ».

Puis vint la guerre, la vraie guerre, qui, pour un peuple dénué de sens critique comme le peuple allemand, était simplement un défi à ses forces viriles, à sa santé biologique et à son goût du sacrifice.

Les Allemands y donnèrent le meilleur et le pire. En leur nom, par leurs mains, des chefs d'une brutalité bestiale ont commis des atrocités qui font trembler le cœur de l'humanité. Inexpiables, impardonnables!

Au même moment, la guerre était perdue aussitôt que la « blitz » eut — une fois de plus — échoué.

Aussi longtemps que cela fut possible, ils se refusèrent à reconnaître le fait, et lorsqu'enfin ils le reconnurent, un fanatisme atavique et un pathétique gothique en face de la destruction servirent à remplacer la foi perdue en la victoire.

C'était un spectacle terrible que de voir une nation entière jouer un jeu désespéré et foncer en enfer, les yeux grands ouverts. Les tentatives pour rompre l'envoûtement, pour renverser le régime, pour sauver le peu de substance et d'avenir qui pouvait encore être sauvé échouèrent lamentablement. Jamais nation ne s'était donné des maîtres plus cruels; jamais despotes n'avaient exigé plus impitoyablement d'une nation qu'elle périt avec eux.

La catastrophe nationale à laquelle devait fatalement aboutir ce régime est maintenant imminente. Pendant douze ans, nous avons dû l'attendre avec un mélange d'horreur et de crainte. Oui, nous l'avons souhaitée... au nom de la logique et de l'éthique; par haine sincère et par désir de voir une méchanceté absurde recevoir un châtement conforme aux lois de la morale.

Et maintenant que la débâcle est là, ruine d'une ampleur sans précédent, faillite morale, spirituelle, militaire et économique jamais égalée; maintenant notre pitié pour une histoire à ce point détournée de sa voie naturelle, pour tant de loyauté envers des idéaux morts, pour tant de mépris à l'égard des exigences réelles du monde présent, maintenant notre pitié égale malgré tout notre satisfaction.

Cette pitié n'est, en aucune façon, purement altruiste, car tout ce qui est allemand est directement intéressé et mis en cause et en danger, y compris l'esprit allemand, la pensée allemande, la parole allemande.

Nous sommes contraints de nous demander si, à l'avenir, l'Allemagne pourra dans ses manifestations se permettre de participer aux affaires du monde.

De la satisfaction? Certes, nous en éprouvons. La honte d'une philosophie dégradante qui nous a torturés et exilés; la mise au pilori des intellectuels flagorneurs, au cerveau débile, qui prirent pour argent comptant le plus grossier travesti du germanisme et qui virent, en un clown répugnant, un escroc hystérique, « le sauveur »; de ces créatures invertébrées qui trempèrent dans toutes les abjections, tandis qu'elles jacassaient sur « la réforme de la structure spirituelle » ou « les vieux principes qui n'avaient plus cours »... Je les entends toujours.

La chute du National-Socialisme dans les limbes, dans les bas-fonds depuis toujours son domaine, pourquoi ne nous remplirait-elle pas de satisfaction? Bien plus encore que de satisfaction : c'est un réconfort, une joie céleste que de voir les peuples européens rentrer en possession de leur honneur et de leur liberté et, en particulier, de voir la France renaître du plus profond de son humiliation.

Mais à quel prix! Quelle destruction incommensurable a été accomplie par la folie, l'abêtissement, le mysticisme politique d'un peuple... de notre peuple!

Quelle sera la situation de ceux qui appartiennent à la culture germanique, qui travailleront suivant la tradition spirituelle d'une nation qui n'a jamais su se trouver et qui, dans les efforts désespérés, mégalomanes, pour accéder à l'existence, a infligé au monde de telles souffrances? L'écrivain allemand... quelle sera sa condition?

Derrière chaque phrase que nous construisons dans notre langue se tient un peuple spirituellement brisé, anéanti, déconcerté devant lui-même et devant son histoire; un peuple qui, selon certains, désespère de jamais se gouverner lui-même et préfère devenir la colonie d'une puissance étrangère; un peuple qui devra vivre confiné, solitaire, comme les Juifs du Ghetto de Varsovie, parce que l'effroyable accumulation de haine autour de lui lui interdira toute sortie hors de ses frontières; un peuple qui ne pourra plus jamais se montrer à visage découvert.

Une chose est certaine : il faut que disparaisse ce Reich guerrier, qui ne comprit jamais le sens du mot « Liberté »; pour qui la « liberté » ne fut que son propre droit de réduire les autres en esclavage.

Le romantisme mécanisé que l'on nomme Allemagne constituait une telle malédiction pour le monde que nulle mesure tendant à le détruire, en tant qu'état d'esprit, ne saurait être désapprouvée.

Il reste l'espoir qu'avec le concours de la volonté allemande, elle-même purifiée par de cruelles souffrances, on puisse trouver pour le peuple allemand une forme de gouvernement et de vie qui encourage le développement de ses meilleures aptitudes, et que l'on parvienne à l'éduquer afin qu'il coopère sincèrement à l'édification d'un avenir meilleur pour l'humanité.

Copyright by Opera Mundi and le Monde Illustré.



## UN DOCUMENT

Je voudrais être sûr que, seules, de nobles raisons empêchent nos alliés d'Occident comme bien des Français eux-mêmes à croire aux atrocités allemandes. Une haute conception de la dignité humaine pourrait en effet refuser de prêter à l'homme, quel qu'il soit, des mœurs et des goûts de scélérat, de tortionnaire. Hélas, j'ai grand'peur que notre incrédulité soit plutôt à base d'égoïsme. Admettre les razzias de populations, les enfants arrachés à leurs mères, les supplices savamment gradués, les pendaisons à petits coups, les enterrés vivants, les chambres à gaz, les millions et les millions de morts, morts de faim, morts de froid, morts de tourments, morts de révolte, morts de désespoir, morts de crainte, les morts de quatre-vingts ans, les morts d'un mois, les morts communistes, les morts gaullistes, les morts juifs, et tous les autres morts, vivants superflus qui marchaient trop lentement ou ne savaient quoi répondre, — admettre que cela a pu exister, peut exister encore, non ! ou bien, il faut tout bouleverser de notre propre vie, car c'en est fait de la paix intérieure. Sous chaque bonheur et chaque réjouissance, à table, entre les pages d'un livre, derrière chaque note de musique, dans la chaleur du sommeil qui s'approche, il y a un hurlement ou un dernier soupir.

Tant pis pour notre sommeil ou notre égoïsme. Il existe des preuves indiscutables de la monstruosité hitlérienne. En voici une de plus.

La présente photographie a été donnée à un médecin luxembourgeois par un Autrichien enrôlé de force (a-t-il déclaré) dans l'armée allemande. Elle m'a été remise par le médecin-lieutenant François R., de la Mission française de Rapatriement. L'original porte au dos la mention : Berditscheff, 1942. Berditscheff est une des innombrables villes de l'U.R.S.S. où les Allemands se sont livrés, comme sur tous les territoires occupés par eux, à des massacres de civils.

Un tel document n'a besoin d'aucun commentaire. Je signalerai néanmoins à son propos un point de vue qui pourrait échapper. De nombreux prisonniers allemands sont trouvés en possession de photographies d'atrocités. Il y a là une indication psychologique d'une extrême importance. Songeons qu'un homme a éprouvé le désir de photographier une scène comme celle-ci. Il est venu se placer devant la fosse des morts, devant l'être qui allait mourir. C'était à qui déclencherait le premier sa mécanique, du photographe ou du bourreau. *Et tous les assistants ont trouvé cela naturel.* Leur groupe est parfaitement photogénique. « Souvenir ». — Claude AVELINE.

logique te harmonieux, il n'y a qu'à regarder le planisphère pour se rendre compte de l'exactitude de ce que nous disons. On verra d'abord la France d'Europe, centre politique, se prolonger normalement de l'autre côté de la Méditerranée et présenter, là, la masse la plus pesante du corps français. Cette Afrique continentale est flanquée, au Nord-Est de Djibouti qui commande l'entrée de la mer Rouge et plus au Sud des Comores qui en surveillent la sortie sur l'océan Indien ; plus bas encore, la grande île de Madagascar, flanquant à l'Est le continent africain, avec la sentinelle avancée qu'est la Réunion, est le point d'appui magistral de l'océan Indien occidental — cette grande île devrait d'ailleurs être reliée, au delà du canal de Mozambique, à notre Afrique Équatoriale par l'ancien Sud-Est africain allemand et le Congo Belge, si l'acte de Berlin n'avait pas été aussi bizarrement rédigé et surtout appliqué. Symétriquement, après les points de relâche que sont nos cinq établissements des Indes et cette fois à l'extrême pointe Sud de l'Asie, dans la mer de Chine méridionale, l'Indochine, autre grande terre face au Pacifique et dans ce Pacifique tout un lot d'îles formant relâche et points d'appui, parmi lesquelles l'importante Nouvelle-Calédonie. Dans l'Atlantique, en face de notre domaine africain, nos Antilles et notre Guyane. Ce n'est là qu'un schéma très simplifié, mais il suffit à démontrer que l'Empire français s'étend sur une ligne logique et projette la succession de ses marches d'une façon régulièrement harmonieuse tout le long du globe, tout le long de l'itinéraire du soleil, qui ne se couche jamais sur nos terres.

Harmonieusement et logiquement construit au point de vue géographique cet empire, par cela même, parce qu'ainsi il contient la multiplicité des climats, l'est également au point de vue de la variété des productions naturelles et de celles que l'on peut provoquer ou créer. Par son étendue il présente une population nombreuse.

Et voici, en chiffres, ce qu'est l'Empire dans sa partie d'outre-mer : 100 millions d'âmes, 12 millions de kilomètres carrés — vingt-deux fois la France d'Europe, notre Afrique est à elle seule plus grande que l'Europe — 30.000 kilomètres de côtes, le tout étant égal à un vingtième de l'humanité et à un onzième de la terre.

Là-dessus nous avons établi 700.000 kilomètres de routes, 70.000 kilomètres de voies ferrées et des villes dont certaines sont parmi les plus belles villes coloniales du monde.

La production a été organisée par nous sur ces terres, où nulle part, avant notre arrivée, rien de cohérent ou même rien tout court n'était fait. Mais cette production peut être infiniment développée et peut être complétée. Elle est surtout agricole, forestière et minière, sa partie industrielle peut et doit être ou créée ou poussée au maximum. Sur ces sols et ces sous-sols variés tout se trouve, tous les bois, tous les fruits, toutes les céréales, tous les produits minéralogiques depuis le charbon jusqu'aux pierres de Madagascar et à l'or de Guyane.

A cela il faut ajouter la vraie richesse, celle que constitue le nombre des hommes. L'Empire, étant donné sa vaste étendue, aurait, sans notre présence, présenté déjà une nombreuse population. Mais cette population nous l'avons, par les soins et les directives que nous lui avons données, considérablement augmentée. L'Algérie, par exemple, comptait 1 million d'indigènes quand nous y sommes entrés ; elle en compte aujourd'hui plus de 7 millions ; l'Indochine a augmenté son nombre d'indigènes de quatre millions en quinze ans.

Tout le potentiel présent et futur — surtout futur — que ces chiffres représentent indépendamment des formidables possibilités économiques qu'il offre, nous permet de reconstituer rapidement une puissante armée.

On dira, peut-être, que pour cela, à l'origine, après ce que nous venons de subir, il faudra que nous soyons aidés à nous équiper industriellement ou qu'à tout le moins nous ne soyons pas « barrés » et d'aucuns éprouvent à ce sujet quelque méfiance. Qu'ils se tranquillisent : on ne nous « barre » pas, car dans le monde qui va se présenter et dans l'organisation de l'Empire telle que nous savons qu'elle est conçue, chacun trouvera son compte à la prospérité de notre Empire — et ceci vaut pour la France d'Europe comme pour la France d'outre-mer.

Quant aux effectifs les hommes d'outre-mer viendront se joindre puissamment aux contingents de la métropole. Et ce seront des hommes qui auront une mentalité nouvelle en ce qui concerne la France. Jusqu'à présent beaucoup la considéraient surtout comme une sorte de recours, un pouvoir tutélaire et aussi pour ceux qui s'étaient déjà battus à côté des nôtres comme une force auprès de laquelle on trouvait des chefs et des compagnons de « baroud » dont on pouvait être sûr. Maintenant qu'il en est — et qu'il en sera chaque jour davantage jusqu'à la fin de la guerre — qui ont collaboré à sa libération et qui s'en rendent bien compte, un nouveau sentiment est né chez eux : ils ont l'impression obscure qu'ils sont mêlés à la constitution de ce sol, à l'esprit de cette entité, qu'il y a quelque chose d'eux et à eux dans cette France, qu'ils sont unis matériellement et moralement à ses enfants d'origine. N'est-ce pas là la base du sentiment de patrie, sa forme au moins embryonnaire ? Or ce changement de mentalité, tous les combattants français d'Europe, en Alsace, le signalent d'une façon plus ou moins claire, chez les indigènes qui se battent non loin d'eux.

Oui, c'est certain, nous ne tarderons pas à posséder de nouveau une armée puissante. Et soyez assurés que nul, par le monde, ne s'en plaindra. S'il y a pour le moment des appréhensions injustifiées, elles disparaîtront bientôt. On comptera très fortement sur la France, sur l'armée française, pour assumer en grande partie la tâche de la paix et, alors, on ne nous marchandera plus la grandeur.

Nos atouts sont des atouts maîtres, la main qui nous guide est ferme. Sachons, simplement, attendre notre heure.

S. de GIVET

# EN ALLEMAGNE AVEC LES AMÉRICAINS



Au prix de durs combats, les Alliés s'enfoncent plus profondément vers le cœur de l'Allemagne. Des hommes tombent. Près de Hamingen, un officier de la Croix-Rouge donne les premiers soins à un Américain blessé.



Dans les rues de leurs villes détruites, les civils peuvent mesurer l'ampleur de la défaite du Grand Reich! Ici, les premiers éléments américains font leur entrée entre une double haie d'habitants surgis des abris.



DANS GUDMINGEN : ICI COMME AILLEURS, LA FAROUCHE RÉSISTANCE DES NAZIS FINIRA PAR ÊTRE MATÉE



LA PRIÈRE AVANT L'ATTAQUE



SAARBRUCKEN : POUR CES ALLEMANDS PRISONNIERS, C'EST LA FIN DE L'ILLUSION. LE SOL ALLEMAND N'EST PLUS INVOLABLE



LE FLOT ALLIÉ DÉFERLE. RIEN NE L'ARRÊTERA. NI LES BARRICADES, NI LES TIREURS EMBUSQUÉS DERRIÈRE LES RUINES

# LE TOUR DU MONDE EN 7 JOURS

SEMAINE DU 15 AU 22 MARS 1945

## GUERRE



Les opérations sur le front de l'Ouest pendant la semaine du 15 au 22 mars.

Les sept jours écoulés ont vu se produire un des plus grands événements de la guerre. La vaste région encore occupée par la Wehrmacht à l'ouest du Rhin, entre ce fleuve, la Moselle et la Sarre, est dans sa presque totalité tombée aux mains des Alliés. L'Alsace a été libérée et nos soldats foulent le sol allemand.

Le jeudi 15 la VII<sup>e</sup> armée américaine, flanquée à l'est par des unités françaises, passe à l'offensive de l'ouest de Sarrebrück au Rhin. Simultanément une division blindée de la III<sup>e</sup> armée américaine part de la tête de pont d'Alken-Treis sur la rive orientale de la Moselle s'empare de Simmern (à 40 kilomètres au sud de Koblenz) au cours d'une avance foudroyante. Les formations de la III<sup>e</sup> armée opérant au sud-est de Trèves accélèrent leur marche vers l'Est; leur mission est de prendre à revers les défenses de la ligne Siegfried dans la Sarre.

Cette manœuvre en tenailles devait à bref délai donner les résultats attendus. L'armée Patch exerce une dure pression sur l'ennemi sur toute l'étendue de son front d'attaque de près de 100 kilomètres. Le 16, Bitche est libéré, Haguenau également. Après Wissembourg, pris par les Américains, Lauterbourg tombe aux mains des troupes françaises (le 19) et la frontière est franchie par nos soldats.

Pendant ce temps la IV<sup>e</sup> division blindée américaine, continuant sa progression rapide, s'empare de Bad-Kreuznach (le 17). Bingen, au confluent de la Nahe et du Rhin, est pris le 18. Deux autres divisions blindées de la III<sup>e</sup> armée traversent à leur tour la Moselle en des points plus au sud et avancent vers l'Est, en s'étalant largement. Ces trois colonnes font leur jonction le 19 à une vingtaine de kilomètres au nord de Kaiserslautern. Ce grand centre routier est atteint et dépassé vers le sud, le 20.



HODGES

Général commandant la 1<sup>re</sup> armée américaine. Né en Géorgie en 1887. Officier de carrière non sorti de West-Point. Capitaine pendant la première guerre mondiale. Nommé directeur des Services de l'Infanterie en 1941. Général commandant le 10<sup>me</sup> corps d'armée en mars 1942. Sa première victoire à l'Ouest : la percée de Saint-Lô.

La VII<sup>e</sup> armée perce la ligne Siegfried en de nombreux points entre Sarrebrück et le Rhin et s'empare de cette dernière ville (le 20), ainsi que de Deux-Ponts, au cœur du « mur de l'Ouest », cependant qu'une division blindée de cette armée opère sa jonction avec une division blindée de la III<sup>e</sup> armée à 19 kilomètres à l'ouest de Kaiserslautern.

Le 20 mars également, des blindés partis de la Nahe prennent Worms, sur le Rhin, et entrent dans les faubourgs de Mayence. Il ne reste aux troupes allemandes du Palatinat pour se replier au delà du Rhin qu'un couloir entre le sud de Worms et la frontière franco-allemande, qui ne tardera pas à être muré.

Favorisés par le temps clair, une nuée d'avions de chasse attaquent sans cesse les troupes en retraite.

Cependant, le 17, en fin d'après-midi, l'assaut a été donné à Koblenz; un assaut « amphibie », les embarcations américaines ayant réussi à franchir la Moselle près de son confluent avec le Rhin. L'occupation de ce centre de communications de premier ordre pour toute la région rhénane s'achève le 19 par la prise du fort Constantine.

Le 17, le pont de Remagen s'écroule dans les eaux du Rhin. La tête de pont au delà du fleuve est heureusement déjà solide et le pont détruit était doublé depuis quelques jours déjà par un pont de bateaux. Le saillant continue de s'étendre dans les trois directions et il mesure à cette heure une quarantaine de kilomètres en largeur et une quinzaine en profondeur. Il rejoint, au Nord, les faubourgs orientaux de Bonn. L'autostrade Cologne-Francfort, voie nourricière des forces allemandes établies sur le Rhin, est contrôlé sur une longueur de 15 kilomètres.

La nouvelle victoire des Alliés place sous leur menace directe de grands centres comme Mannheim, Francfort... Deux des grandes voies d'invasion de l'Allemagne, la vallée du Main et celle du Neckar, leur sont ouvertes. Un proche avenir nous dira s'ils les utiliseront



PATTON

Général commandant la 3<sup>me</sup> armée américaine. Né en 1886. Officier de carrière, spécialiste des blindés et partisan de l'offensive motorisée. Vainqueur de Rommel en Tunisie. Brillante campagne de Sicile, Fulgurante campagne de France après Saint-Lô. Renommé pour la rapidité de ses décisions et le pittoresque de son langage. Il impose à ses hommes une discipline de fer.

pour pénétrer dans le réduit montagneux du Reich, ou si la grande offensive prévue à l'Ouest sera déclenchée dans le Nord. Etant donné la faiblesse des effectifs allemands sur le front occidental, une double offensive, au Nord et au Sud, n'est pas exclue.

Les attaques aériennes contre l'Allemagne se poursuivent et s'intensifient. Chaque jour plusieurs milliers de bombardiers pilonnent les centres vitaux du pays, désorganisant de plus en plus ses transports et réduisant, par la destruction de ses usines, son potentiel de guerre. Des bombes « tremblement de terre », de dix tonnes, qui produisent dans un secteur étendu les mêmes effets qu'un cyclone, sont lancées par la R.A.F.; l'une d'elles détruit le viaduc de Bielefeld.

Sur le front de l'Est, la semaine écoulée a été marquée principalement par des opérations de nettoyage à l'arrière du front et l'amélioration de certaines positions en vue des offensives prochaines.

La poche de Prusse Orientale est scindée en deux, les troupes soviétiques ayant débouché sur le Frisches Haff entre Königsberg et Braunsberg. Cette dernière ville est prise d'assaut le 20.

Les Allemands, dont la situation dans cette province est désespérée, ouvrent les digues du Frisches Haff; les terres basses sont transformées en lac.

Kolberg est pris d'assaut le 18, et les Russes tiennent maintenant près de deux cents kilomètres de côte poméranienne.

Dans le secteur de Stettin, la ville de Greifenhagen, à 20 kilomètres au sud du grand port de Berlin, est occupée le 17. Le 20 c'est Altdamm, face à Stettin, qui tombe, en même temps qu'est liquidée la tête de pont allemande à l'est de l'Oder dans la région de Stettin.

En Hongrie, de part et d'autre du lac Balaton, après avoir tenu tête pendant des semaines aux assauts de la Wehrmacht, l'armée de Tolboukine reprend l'initiative des opérations. Elle entre dans Szekes-Fehervar. La marche sur Vienne recommence. L'occupation de Zvolen, en Slovaquie, sur le haut Hron, en élargissant le front d'attaque des armées soviétiques, accroît leurs chances de mener l'entreprise à bonne fin.

\*\*

En Extrême-Orient, la bataille pour Iwojima se termine, le 16, par la victoire des Américains. Elle a duré vingt-six jours et a coûté plus de 21.000 tués aux Japonais. Les pertes américaines se montent à 4.200 tués, 440 disparus et 13.200 blessés.

Aux Philippines, le 17, la principale ligne de communications japonaise avec le sud de Luçon est coupée à Maybancal, à la base de la péninsule de Morong.

En Birmanie, le fort Bufferin tombe le 20. Sa chute marque la fin de la résistance dans le secteur et la ville de Mandalay.

En Indochine, les forces françaises continuent à résister victorieusement aux Japonais. C'est dans les régions de Moncay (à l'extrémité orientale de la frontière du Tonkin et de la Chine) et de Hacy et dans le Haut-Laos, qu'ont lieu les combats les plus acharnés. En de nombreux autres lieux nos troupes, utilisant leur connaissance du pays, mènent une guerre de guérilla et font peser une menace constante sur les communications de l'ennemi, à l'heure où celui-ci est engagé dans une dure lutte en Birmanie.

Le lieutenant-colonel Lecocq, qui commandait les forces de défense de Moncay, a été tué lors de l'attaque de Hakoï, d'où les Japonais ont été chassés; en même temps que lui sont tombés le lieutenant Martin et une centaine d'hommes.

Le 19, le groupe aéro-naval américain commandé par l'amiral Mitscher attaque la flotte ennemie dans les eaux japonaises. Deux navires de ligne nippons, dont un cuirassé de 45.000 tonnes, sont endommagés, ainsi que 6 ou 7 porte-avions et divers autres bâtiments; 6 cargos sont coulés. 200 avions japonais sont abattus et 275 détruits au sol. 1.400 appareils partis de porte-avions, déclare la radio japonaise, ont participé à l'attaque.

## DIPLOMATIE

Samedi 17 mars. — Le président Édouard Benès quitte Londres pour regagner la Tchécoslovaquie via Moscou.

Lundi 19 mars. — Le Gouvernement allemand a décidé d'accepter l'assistance de la Croix-Rouge internationale dans la lutte contre les épidémies que le flot des réfugiés de l'Est a propagées en Allemagne.

— L'accord relatif à la constitution de la Ligue des nations arabes est signé au Caire

par les délégués de l'Irak, de la Syrie, du Liban, de la Transjordanie, de l'Arabie séoudite et de l'Égypte.

— Le maréchal Staline reçoit M. Édouard Benès; M. Molotov confère avec M. Masaryk, ministre des Affaires étrangères de Tchécoslovaquie.

— Londres annonce que M<sup>me</sup> Churchill se rendra prochainement à Moscou.

Mardi 20. — Le maréchal Staline a reçu le général Catroux, ambassadeur de France en U.R.S.S.

Mercredi 21. — L'U.R.S.S. informe la Turquie qu'elle dénonce le pacte d'amitié et de neutralité conclu entre les deux pays en décembre 1925, et qui vient à expiration. Elle estime que ce traité ne correspond plus à la situation actuelle et qu'il doit être révisé.

— M. Churchill annonce aux Communautés la délégation britannique à la Conférence de San Francisco comprendra: M. Eden, ministre des Affaires étrangères, président de la délégation; M. Attlee, lord-président du Conseil; le vicomte Cranborne, ministre des Dominions, et lord Halifax, ambassadeur de Grande-Bretagne aux États-Unis.

## FRANCE ET EMPIRE

Tard dans la soirée, jeudi 15, la Haute Cour de Justice a condamné l'amiral Esteva, ancien résident général en Tunisie, à la détention perpétuelle.

Mardi 20. — Le général de Gaulle fait acclamer la résistance de l'Indochine par l'Assemblée consultative unanime, dans un discours prononcé à l'issue de la discussion du budget des colonies. Le chef du Gouvernement provisoire affirme avec force que nos territoires d'outre-mer font partie intégrante de la communauté française. La cohésion entre la métropole et ses colonies est définitive. Le général donne lecture d'un télégramme des défenseurs de Moncay, plein d'une ardente foi patriotique et rapportant l'admirable conduite de nos tirailleurs. Le général de Gaulle conclut en constatant que, sur l'essentiel, « nous sommes tous rassemblés ».

— Un accord économique entre la Belgique, la France, la Hollande et le Luxembourg est signé au Quai d'Orsay.

— Le Conseil municipal provisoire de Paris a élu son bureau au cours de sa première séance. M. André Le Troquer a été élu président à l'unanimité des 83 votants.

## ICI ET LA

Vendredi 16. — La conférence du parti conservateur anglais adopte à une grosse majorité une résolution en faveur du maintien de la conscription après la guerre.

— Par 119 voix contre 2, le Sénat belge accorde les pouvoirs spéciaux à M. Van Acker. La Chambre ayant voté le projet, il prend force de loi.

— Le duc de Windsor, qui aurait l'intention de résider en France, a démissionné de son poste de gouverneur des îles Bahamas, M. Murphy, secrétaire colonial aux Bermudes, a été désigné par le roi pour prendre sa succession.



Londres le 17 mars: après plus de six ans d'exil, le président Benès dit au revoir à l'Angleterre avant de regagner sa patrie en partie libérée. On sait avec quel courage le président Benès a toujours refusé de s'incliner devant l'Allemagne hitlérienne. Grand travailleur, homme d'action, le président Benès, digne successeur du président Masaryk, a aujourd'hui 65 ans.

# La Danse à travers les âges



**F**AIRE revivre en deux heures toute l'histoire de la Danse est une ambition qu'ont eue, bien souvent, les organisateurs de fêtes : on en retrouverait des exemples dès le temps de la Renaissance; les entrées des Ballets de Cour sous Louis XIII et Louis XIV se proposent fréquemment ce thème, et beaucoup d'Opéras-Ballets de Campra et de Rameau n'ont pas d'autre sujet. Et de nos jours, la formule de la plupart des grandes revues de Music-hall n'est autre chose, sous tous les déguisements et à travers tous les artifices, qu'une occasion de nous montrer successivement des Bacchantes et des Phryniées, des Châtelaines et des Mignons, des Camargos et des Merveilleuses, pour achever par quelque fantaisie sur les demoiselles Cardinal, illustrant le thème amusant des petits rats d'Opéra. Ce sujet, dans sa vaste étendue, offre une abondante richesse « spectaculaire », un ample choix de possibilités chorégraphiques dont les difficultés techniques peuvent être graduées à la mesure de toutes les bonnes volontés, beaucoup de pittoresque aussi dans les costumes et les accessoires. Et cette variété et ce chatolement conviennent bien à ces fêtes élégantes, où les mérites de la charité rencontrent le plaisir mondain d'être là, et d'être vu...

Observant à la lettre toutes les lois du genre, le récent spectacle monté à l'Opéra de Paris, à l'occasion du Grand Gala chorégraphique: « La Danse à travers les Ages », donné au profit des Sinistrés de Normandie, fut parfaitement réussi. Le cadre vaste et somptueux de l'Académie nationale, cette ambiance un peu solennelle, magnifiée par le lustre de tant de gloire historique, rehaussaient la valeur certaine de la plupart des numéros adroitement choisis; et il n'était jusqu'aux grands



La légende de la Licorne, hiératique ou burlesque, évoque les fabliaux du Moyen Âge



De l'époque Vélasquez, une pavane pompeuse, solennelle

DE LA GRACE DE LA RENAISSANCE  
AUX FASTES DU SECOND EMPIRE



Le Ballet des Ombres de *Castor et Pollux* a été l'objet d'une reconstitution savante et magnifique de la part du maître de ballet Nicola Guerra, en 1919, à l'Opéra

ensembles décoratifs empruntés aux décors de l'Opéra: celui d'*Aïda* par Souverbie, de *Daphnis et Chloé* par Léon Bakst, de la *Péri* par René Piet, de *Castor et Pollux* par Dréza, de la *Grisi* par Dignimont, d'*Impressions de Music-hall* par Roger Wild — qui ne donnaient au spectacle de hautes résonances, davantage d'éclat et de relief.

\*\*

Des danses de l'Égypte et de la Grèce anciennes on ne connaît, en vérité, que fort peu de choses: des attitudes dessinées, ou peintes, sur des sarcophages, sur des vases, des reliefs et de petites statues. En outre, la musique qui leur servait de soutien, qui leur donnait l'élan et en fixait la cadence, n'a laissé elle-même que des traces infimes: en fait, on ne connaît de la musique grecque que cinq fragments, et leur interprétation ne va pas sans quelque risque d'arbitraire...

L'Égypte était représentée par une composition de Leïla Bederkhan: *Pleureuses* (sur une musique de Maurice Naggiar) qui anime de façon plausible une fresque funèbre par des jeux d'attitudes, des groupements en évolution constante, dans une plastique animée légèrement de profil. Conçu dans une manière large et avec force, cet ensemble laisse une impression prenante et par ce tableau, ainsi, le spectacle s'ouvrait avec puissance.

La danse grecque a donné à l'art contemporain du Ballet deux chefs-d'œuvre authentiques: le génial *Après-midi d'un Faune* de Nijinsky et le parfait et subtil *Daphnis et Chloé* de Michel Fokine. L'un est une évasion transcendante vers un monde évanoui, un symbole plus vrai que la réalité; l'autre, avec une souplesse et une justesse exceptionnelles, transpose les rythmes, les inflexions et les plus fines incitations que le tendre mythe antique inspira au génie délicat de Ravel. *Ariane et Thésée*, dansé par Marina de Berg et Christian Foye (sur une belle musique d'Albert Roussel, tirée de *la Naissance de la Lyre*), s'écartant de ces prestigieux modèles, se fondait plutôt sur les formes assez capricieuses, aux dessins anguleux, imaginées naguère par Serge Lifar lorsqu'il régla *Bacchus et Ariane*. *Diane*, représentée par Hélène Sauvaneix, sur une page de Francis Poulenc, se conformait à la manière d'Isadora Duncan: souples jeux d'attitudes qu'encadrent d'harmonieux mouvements de bras.

Le Moyen Âge fut une grande époque pour la danse: elle était mêlée à toutes les fêtes, à toutes les cérémonies, même religieuses, même funèbres. Cavalcades, entrées de princes et de rois dans leurs bonnes villes, « entremets » des banquets avec leurs numéros d'acrobates et leurs attractions exotiques, « mœmeries » déchainées à travers la ville où le masque autorisait toutes licences, chars à pantomimes et estrades de tableaux vivants des processions et des Fêtes-Dieu: la danse était partout au Moyen Âge. Dans cette abondance, dans cette profusion,

dont beaucoup de documents nous ont gardé les descriptions et les aspects, l'on a choisi de montrer la mise en œuvre d'un fabliau typique: la fable de la *Licorne*, capturée et vaincue par une jeune fille. Sur une musique de Poulenc (*Le Concert Champêtre*), Janine Charrat et la petite Ethery Pagava ont mimé et dansé la jolie légende, en donnant à leurs figures chorégraphiques par moment une allure hiératique et par moment un accent comique, voisin du burlesque et de la farce, telle qu'on la pouvait voir sur les Tréteaux des carrefours.

Du Moyen Âge, nous arrivons à la Renaissance: sur la partition de Tchaïkovsky pour *Roméo et Juliette*, Mlle Darsonval, étoile de l'Opéra, et M. Serge Perrault ont représenté le drame de la rencontre et de la mort des amants de Vérone. La danse, alors, commence à se dégager du simple jeu scénique: les pas et les figures que nous connaissons apparaissent, tentant de fixer leur dessin. A cette époque, les maîtres à danser italiens, à Milan surtout, avaient précisé quelques-unes des règles de leur pédagogie, qui permettent d'amplifier le geste et le mouvement naturels, de multiplier le parcours et l'élévation des sauts, d'assurer l'équilibre des temps de giration. C'est l'époque où, rentrant des premières guerres d'Italie, de leurs campagnes à Milan, Florence, Rome, Naples, nos seigneurs, éblouis par la révélation de la civilisation italienne, rebâtissent leurs châteaux-forts, peuplent de statues leurs jardins transformés et cultivent l'art des belles fêtes de danse, qui vont devenir les somptueux Ballets de Cour, dont raffolera encore Louis XIV jeune. Si les scènes du *Duel* et de la *Chapelle* font ressortir davantage l'élément dramatique de l'immortel poème de Shakespeare, les tableaux de la Rencontre de Roméo et de Juliette au bal des Capulets et l'acte du Balcon évoquent bien les formes des ballets de la Renaissance: la mimique y avait encore une très grande place, et la danse consistait surtout en évolutions: « figures » ou « chemins », de formes géométriques, suivis par les danseurs ou les groupes.

Le Ballet des Ombres de *Castor et Pollux*, de Rameau, est une parfaite évocation de l'art chorégraphique du Grand Siècle: créé en 1737, cet Opéra-Ballet restait fidèle aux modèles établis par Lulli pour l'Opéra de Louis XIV, et qui, durant un siècle, allaient faire loi. L'action dramatique empruntée à la Mythologie fait à la danse une place très importante: ce sont des fêtes offertes aux héros, des divertissements mêlés au cérémonial de cour des Grands et des Dieux. Les danses de *Castor et Pollux* ont été l'objet d'une reconstitution savante et magnifique de la part du chorégraphe Nicola Guerra lors de la reprise de l'œuvre par M. Jacques Rouché en 1919. On y trouve toujours l'allure compassée d'un noble cérémonial, ainsi que les tracés symétriques des figures, soli et groupes, qui s'appellent et se répondent; on y reconnaît les formes encore simples des « pas ». On vit l'Ombre heureuse répondre à l'Ombre triste parmi le chœur des morts rassemblés aux bords du Léthé. Serge Peretti, d'une parfaite justesse



Roméo et Juliette rappelle les ballets de la Renaissance, origine du Ballet de Cour français



Une Valse de Chopin évoque l'âme romantique des Taglioni et des Carlotta Grisi



L'époque turbulente du Second Empire et le souvenir des fêtes pimpantes de la Maison Dorée

## LA DANSE (fin)

d'interprétation dans le rôle de Mercure, Milles Chauviré et Dynalix, dans ceux des deux Ombres, et leurs camarades du corps de Ballet de l'Opéra ont donné de cette belle composition chorégraphique une exécution parfaite et d'un grand style.

L'âge romantique, ensuite, développa considérablement la technique, par la pratique généralisée du principe pédagogique de l'en-dehors et par le plié, qui multiplie l'élévation et permettent les grandes figures de virtuosité dérivées de la pirouette. Les pointes aussi firent leur apparition (Marie Taglioni, vers 1826, à Vienne). Surtout, l'esprit de la danse changea; et les Taglioni, les Carlotta Grisi furent de belles illustrations des rêveries romantiques, dont un Lamartine, un Byron avaient été les poètes. Cette époque fut représentée par une Valse de Chopin, dansée par Serge Peretti et Mlle Chauviré avec une souplesse, une harmonie sans défaut. Le Second Empire, turbulent, brillant, et qui fréquentait le Bal Mabille à l'égal de l'Opéra, emprunta au ballet *la Grisi*, réglé par Albert Aveline (dans de ravissants décors de Dignimont), l'acte des Valses d'Olivier Métra: la charmante variation du Danseur (Serge Peretti) et de la Grisi (Mlle Dynalix) forment une suite de tableaux pleins d'alacrité et d'un charme joliment désuet, d'une bonne justesse, à la fois, dans la couleur et dans l'esprit.

De l'épopée du Ballet Russe de Serge de Diaghilew qui, à partir de 1909, rénova l'art du Ballet, le programme nous offrait un fragment du *Lac des Cygnes*, fort joliment dansé par Roger Fenonjois, léger, aérien. Certes le *Lac des Cygnes* fut représenté maintes fois au Ballet Russe, ainsi que *Giselle* et *la Belle au Bois dormant*: mais ce sont là des ballets réglés en Russie par l'illustre maître de ballet Marius Petipa, ce Marseillais qui trouva à Saint-Petersbourg une seconde patrie. Bien plus que ce beau spécimen du grand style classique « russo-français », nous eussions préféré revoir le beau pas de deux de *l'Oiseau de feu*, une scène de *Petrouchka* ou une variation de *Carnaval*, où se manifestait l'art magistral de Michel Fokine.

La Danse, expression toujours actuelle de l'homme, poursuit ses modifications, son adaptation permanente. Les influences extra-européennes se manifestent avec plus de force, grâce aux déplacements plus faciles, plus rapides. L'apparition des danses d'Amérique latine et des danses nègres, tango, maxixe, charleston... est encore récente; l'Amérique du Nord nous a apporté le jazz qui, dans la danse, a engendré les mouvements de dislocation, les tremoussements, les mouvements lancés qui, dans le langage plastique, traduisent les rythmes syncopés et les improvisations capricieuses du saxophone. L'Asie elle-même, immuable et semble-t-il plus lointaine, a laissé venir jusqu'à nous ses ballets de l'Inde, du Siam, de Bâli, aux formes savantes, minutieusement élaborées. *Le Dieu bleu* représenté par Serge de Diaghilew et *Siang-Sin* monté à l'Opéra rejoignent, pour l'historien, la *Czarda* de *Coppélia* et les leandler de *Giselle*...

Le Music hall a d'abord intégré ces apports et a développé ses numéros de danse acrobatique et excentrique, comme il avait adopté déjà les danses d'Espagne, les trouvailles lumineuses de la Loïe Fuller, la valse chaloupée de Mistinguett et Max Dearly.

Le Futurisme, le Cubisme, le Surréalisme ont eu sur le Ballet leur influence, et aussi l'immense développement du machinisme, orgueil et peut-être misère de notre temps. Faut-il rappeler *le Pas d'Acier* monté par Serge de Diaghilew, qui engendra tant d'imitations. *Le Totem Pole* de *Rose-Marie*, une belle danse de girls et une *Tap dance* par Jimmy Gaillard apportèrent au Gala de la Danse de l'Opéra les aspects modernes caractéristiques de cet art illustre et très ancien, contemporain des premiers âges de l'humanité, mais comme elle toujours jeune et toujours renouvelé.

Pierre MICHAUT.

Illustrations de Léon BLOT.



Le Music-hall a développé ses numéros de danse acrobatique et excentrique, syncopés, frénétiques, inondés de lumière



Les influences extra-européennes se manifestent avec plus de force: voici le Totem Pole des derniers Sioux et des Iroquois

# LA SUISSE ET LA FRANCE

**S**ITUÉE au cœur de l'Europe et au carrefour de trois civilisations différentes — qui, par une sorte de miracle, viennent s'y fondre en une synthèse harmonieuse — la Suisse a de tout temps tourné ses regards vers ses grands voisins. Mais c'est surtout avec la France qu'elle a entretenu, depuis des siècles, des relations particulièrement étroites, ce qui s'explique par plusieurs raisons. Tout d'abord, la Suisse a été sans cesse attirée par le rayonnement de la culture française, dont le centre, ce Paris tant admiré, constituait à ses yeux le symbole d'une civilisation raffinée, le foyer des valeurs humaines les plus pures. Ensuite, elle a toujours eu des rapports commerciaux animés avec sa grande voisine de l'Ouest, d'où la possibilité de contacts permanents qui contribuèrent à resserrer les liens entre les deux peuples. Enfin, il était logique qu'elle se trouvât particulièrement proche, politiquement parlant, d'un pays aussi épris de liberté que la France.

C'est surtout dès l'apparition du fascisme — et bien davantage encore depuis l'avènement du national-socialisme — que la Suisse prit conscience de ce que représentait pour elle le voisinage d'une France restée fidèle aux institutions démocratiques. En effet, elle avait senti très tôt le mortel péril que les idéologies totalitaires comportaient pour l'Europe, et cela à un moment où certains hommes politiques d'autres États démocratiques se berçaient encore d'illusions à ce sujet. Certes, nous ne voulons pas dire par là que le peuple suisse soit doué d'une perspicacité exceptionnelle. La réalité est plus simple. La Suisse ayant toujours eu des relations suivies avec l'Allemagne et l'Italie était extrêmement bien placée pour observer ce qui se passait. L'allemand et l'italien étant la langue maternelle d'une grande partie du peuple suisse, bon nombre de nos concitoyens étaient en outre à même de lire régulièrement ce qui se publiait dans les pays de l'axe et, lorsqu'ils s'y rendaient, de mesurer, au gré de leurs entretiens avec la population indigène, la dangereuse évolution qui s'opérait dans les esprits. D'autre part, ils bénéficiaient de leur qualité de neutres, ce qui leur permettait de gagner plus facilement la confiance de leurs interlocuteurs, voire d'en obtenir des confidences.

\*  
\*\*

Cela étant, il était logique que la Suisse mit toutes ses espérances pour la sauvegarde d'un idéal auquel elle est intimement attachée depuis plus de 650 ans, dans les grandes démocraties occidentales et avant tout dans la France. Certes, elle n'avait pas assisté sans inquiétude aux dissensions intestines dont cette dernière avait été le théâtre pendant les années qui précédèrent le présent conflit. Une certaine presse française, largement répandue en Suisse, pouvait donner à penser aux personnes les mieux disposées à l'égard de la France que celle-ci abdiquait peu à peu son rôle de grande puissance, qu'elle renonçait insensiblement à remplir sa mission européenne. Cependant, le peuple helvétique, dans sa grande majorité, refusait obstinément de croire à une telle possibilité. Il gardait une confiance inébranlable dans les destinées de la France. Par la suite, les événements lui ont montré qu'il avait eu raison.

C'est dans cet état d'esprit que se trouvait le peuple suisse lorsque la guerre éclata. Dès le premier jour, la Suisse mobilisa son armée, sachant que celle-ci constituait le plus sûr moyen de défendre son indépendance. Confiante dans la force de la France et de ses Alliés, mais prête de son côté à toute éventualité, elle attendit de pied ferme les événements. Ce fut alors la « drôle de guerre », cette période de calme relatif qui laissait présager la tempête. Puis survint la ruée allemande à travers les Pays-Bas et la Belgique, ces deux petits pays pacifiques dont la violation par les troupes de la Wehrmacht souleva une profonde indignation en Suisse. Et ce fut ensuite la percée de Sedan, l'avance-éclair des blindés allemands, malgré l'héroïque résistance des troupes alliées, Dunkerque, l'occupation de Paris, l'exode et enfin l'armistice.

Nul ne saurait imaginer à quel point le peuple suisse fut atterré par cette série de désastres. La défaite de

l'armée française, si inattendue, le plongea dans un tel désarroi qu'il eut grand-peine à reprendre conscience de la réalité. D'autant plus qu'il se demandait, à entendre le maréchal Pétain adjurer les Français de reconnaître leurs prétendus péchés, s'il n'avait pas été en somme aveuglé par ses sentiments. Mais il finit par se ressaisir. L'admirable résistance du peuple britannique et l'attitude courageuse du général de Gaulle lui redonnèrent confiance dans la cause des démocraties. Certes, il serait vain de le nier, la propagande de Vichy ne laissa pas d'influencer, en Suisse également, quelques esprits rétrogrades et timorés, profondément impressionnés par les victoires allemandes. Mais ceux qui tombèrent dans le panneau ne furent qu'une infime minorité. Dans son ensemble, le peuple suisse ne douta jamais du relèvement de la France. S'il ne l'a pas toujours manifesté ouvertement, dans ses journaux par exemple, la raison en est que les circonstances du moment lui imposaient, bien contre son gré, une extrême prudence. Car notre pays était alors isolé du reste du monde, entièrement encerclé par les troupes de l'axe, menacé d'être étouffé économiquement par une Allemagne qui, grisée par ses succès militaires, se montrait fort susceptible, sinon franchement hostile. C'est en effet à cette époque qu'un haut fonctionnaire du parti nazi désignait la Suisse démocratique comme un « défi permanent pour le Troisième Reich. »

\*  
\*\*

Mais cette réserve imposée officiellement à la presse, le peuple suisse ne l'a jamais observée. Il a supporté avec souffrances terribles que la France a endurées pendant quatre longues années d'occupation. Il a essayé, dans la mesure de ses faibles moyens, de les atténuer quelque



Le professeur Carl Burckhardt, ancien haut commissaire de la Société des Nations à Dantzig, qui vient d'être nommé ministre de Suisse à Paris.

peu. Nous nous abstenons, par élémentaire pudeur, de mentionner ici ce qu'il a fait et ce qu'il veut faire encore, car nous savons que ce n'est pas grand-chose au regard de tant de destructions, de tant de malheurs. Il a frémi d'indignation devant les horreurs perpétrées par la Gestapo et les troupes allemandes. A l'instar de millions de Français, il a vibré aux appels du général de Gaulle, ce grand chef dont chacun admire la ténacité et la lucide intelligence.

Puis l'heure de la libération étant enfin venue pour la France, il a suivi avec passion les péripéties du débarquement et du soulèvement des FFI. Et quand Paris a été débarrassé de l'occupant, la Suisse tout entière a ressenti une joie indicible. Ce Paris, profané pendant des années par la soldatesque nazie, était enfin libéré et cela sans trop de dégâts. Personne, en Suisse, n'en croyait ses oreilles, tant cette nouvelle paraissait miraculeuse. Paris, cette ville si chère au cœur de tant de Suisses, Paris sortait de son long cauchemar, respirait librement, reprenait goût à la vie!

\*  
\*\*

Un peu grisés par tant d'heureux événements, les Suisses se laissèrent alors aller à un optimisme qui devait se révéler prématuré par la suite. Ils crurent que la libération d'une grande partie du territoire français leur permettrait de sortir de leur isolement, de reprendre leurs échanges commerciaux, via la France, avec l'Occident et les pays d'outre-mer. Ce faisant, ils oublièrent un peu trop facilement que la guerre n'était pas encore finie, que les Alliés, secondés efficacement par la nouvelle armée française, avaient encore un effort suprême à fournir : abattre définitivement le Troisième Reich. Aussi éprouvèrent-ils une certaine déception lorsqu'ils constatèrent que les événements ne répondaient pas entièrement à leur attente. Certes, le peuple suisse n'ignore point que la France continue de subir maintes privations, que les innombrables destructions opérées par les Allemands ont paralysé son système de communications et de transports, que l'occupant l'a vidée d'une grande partie de sa substance. Il espère cependant que les circonstances lui permettront bientôt de renouer les liens économiques et culturels qui le rattachent au peuple français, comme aussi de contribuer autant que possible à la reconstruction de la France. C'est d'ailleurs dans ce dessein que séjourne actuellement à Berne une délégation française qui s'est jointe aux délégations américaines et britanniques chargées d'entamer des pourparlers avec le gouvernement helvétique au sujet de problèmes politiques, économiques et financiers. Les contacts que le délégué français a eus avec les autorités fédérales ont d'ores et déjà abouti à un très heureux résultat : la Suisse et la France viennent de régulariser leurs relations diplomatiques, et cela après une période de plusieurs mois au cours de laquelle certains malentendus avaient surgi, risquant de troubler la bonne entente entre les deux pays. Le gouvernement français vient en effet de donner son agrément à la nomination du professeur Carl Burckhardt comme ministre de Suisse à Paris. Ce diplomate et historien érudit, qui fut avant la guerre haut-commissaire de la S. d. N. à Dantzig, puis au cours de ces dernières années vice-président de la Croix-Rouge, est un grand ami de la France, qu'il connaît fort bien et dont il parle parfaitement la langue, en dépit de son origine bâloise. Quant au futur représentant du gouvernement français — le seul diplomate en Suisse qui porte le titre d'ambassadeur, les autres pays n'entretenant à Berne que des légations — son nom n'est pas encore connu. Mais on peut être sûr qu'il sera chaleureusement accueilli dans la ville fédérale.

On voit ainsi s'ouvrir une nouvelle phase dans les rapports entre la Suisse et la France. Puisse-t-elle être bientôt suivie par un rétablissement complet des relations amicales qui ont toujours existé entre ces deux pays, bien faits pour s'entendre et pour s'estimer réciproquement!

F. MORET



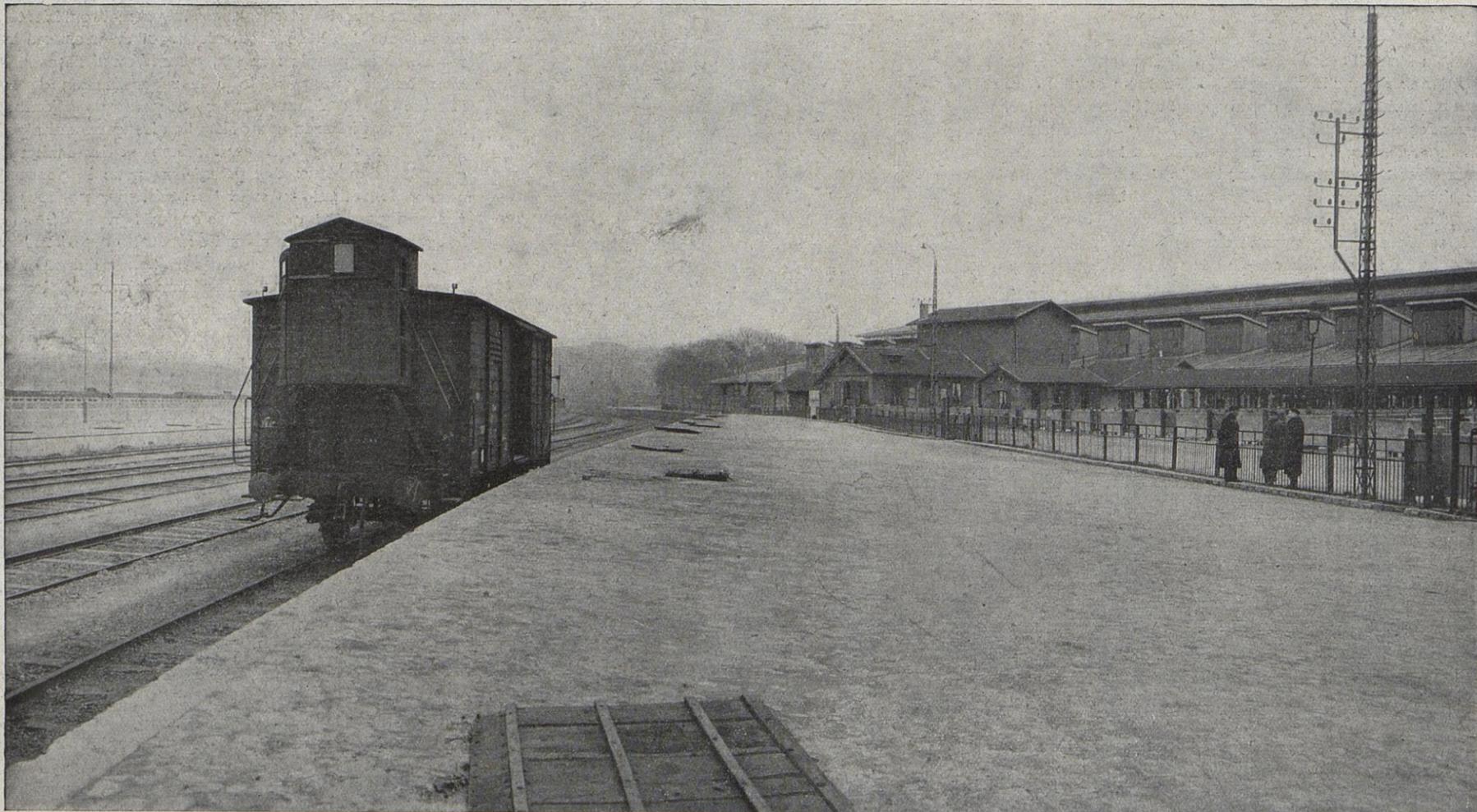
15 MARS 1945 : LA VILLETTE, QUI FUT JADIS LE GRAND MARCHÉ PARISIEN DE LA VIANDE, OFFRE LE VISAGE MÉLANCOLIQUE D'UN CHAMP DE FOIRE DÉSERT

## LA VILLETTE 1945 OU LE TEMPS DES VACHES MAIGRES

**D**E Pantin à La Villette s'étend l'immense ville des abattoirs. Pantin c'est la gare. L'arrivée par fer, par route ou par eau de centaines de cochons et d'innombrables troupeaux de bœufs dont les beuglements sonores se répètent sans fin sous l'immense hall du marché... La Villette c'est la sortie vers Paris de files interminables de camions. Ils emportent vers la capitale de magnifiques

quartiers de viande, sortie toute fumante de ces échaudoirs bi-centenaires où, sans relâche, se fait l'abatage des bestiaux...

Tout cela, c'est le passé. Un passé de légende que se remémorent mélancoliquement les « toucheurs », maquignons et bouchers qui déambulent dans les rues désertes.



15 MARS 1945 : LA GARE DESSERVANT LES ABATTOIRS DE LA VILLETTE OU TANT DE VACHES REGARDAIENT PASSER LES TRAINS EST DÉSESPÉRÉMENT VIDE...

Car, aujourd'hui, La Villette est une ville morte autour de laquelle veille jalousement un important cordon d'agents.

Sur tous les bâtiments, dans les allées convergeant vers la ville et vers les six millions d'êtres qui attendent leur ration hebdomadaire, plane une atmosphère poignante de silence et de vide.

Adieu les beaux jours d'autrefois! Le hall de la criée retentissait naguère du brouhaha incessant, de ce murmure monotone que constituent les cris et les appels ininterrompus des acheteurs et des vendeurs pressés autour des viandes. Maintenant, il ouvre ses larges portes sur une forêt de crochets vides et nul ne songe à y pénétrer si ce n'est le gardien qui continue, balai à la main, un morne travail.

Sur les trois cents échaudoirs où se faisaient les abatages, sept sont en service en ce matin du 15 mars. Un seul pour Paris! On y a tué et dépecé 22 bêtes. Deux sont saisies par le vétérinaire de service. Les vingt autres, *trop maigres pour la boucherie*, partiront à la fabrique de saucisse.

Et c'est ainsi tous les jours de la semaine.

D'ailleurs, il suffit de jeter un coup d'œil sur les faibles arrivages quotidiens pour être édifié. Voici les vaches maigres dont les os trouent une peau racornie, voici les jeunes bœufs « broutards », atteints d'entérite, invendables dans leur catégorie, mais réquisitionnés comme veaux par les commissions d'achat.

Tout cela donnera cette viande de mauvaise qualité qui, par pleins camions, partira, au petit jour, vers les fabriques d'engrais ou vers Vincennes à l'intention des fauves du Zoo — ces pensionnaires trop heureux de recevoir une pitance dont ne sauraient se satisfaire les hommes.

C'est encore dans les bureaux, sur les grandes pages des registres qu'apparaît le mieux la misère actuelle; abatages quotidiens en février 1945: 488 bêtes, dont 32 furent saisies!...

Instinctivement, on tourne les pages précédentes, on remonte aux belles années d'avant-guerre. Le contraste s'inscrit, en noir sur blanc, avec des chiffres fabuleux. En 1938, la moyenne journalière était de 839 bœufs, 525 vaches, 126 taureaux, 668 veaux, 3.495 moutons et 2.578 porcs.

Si, encore, le peu de viande que l'on abat était de bonne qualité! Hélas, jugez-en vous-même. Le 10 mars, 256 bêtes ont été tuées représentant 37.666 kilogs de viande, soit la moyenne dérisoire de 147 kilogs par tête. Sur ces 37.666 kgs, 2.194 furent saisis et 17.346 envoyés « à la saucisse ». Faites les calculs et vous verrez que 55 % ne purent faire des beefsteaks.

Ce dernier pourcentage s'éleva même jusqu'à 86 % le 14 février!

Après de tels chiffres, il est inutile de parler de graisse. On est loin d'en retirer un kilo par bête abattue. Et comment en serait-il autrement si l'on songe que ces moitiés de bœuf qui passent à la balance ne pèsent pas plus de 75 kilos. On est même descendu jusqu'à 37 et 39 kilos contre une moyenne de 150 avant guerre.

Voilà le triste spectacle qu'offrent actuellement les abattoirs. Il en est un de plus pénible encore: les « frigos » sont complètement vides. Les tubes réfrigérants continuent inlassablement leur travail de givrage mais rien, absolument rien n'est suspendu aux crochets. Et pourtant, c'est l'époque où les réserves devraient être entassées par milliers de tonnes, car avril et mai, les deux mois pénibles de soudure, arrivent à grands pas.

Voici déjà plusieurs semaines que les rations annoncées aux Parisiens n'ont pu être servies. Maigres promesses de rations qui ne furent jamais aussi faibles, depuis cinq ans que nous connaissons les restrictions!

A La Villette on n'envisage guère d'amélioration avant la fin du mois de juin, à moins que...

Cet « à moins que » suppose une réorganisation complète des services du Ravitaillement. Car ce n'est pas une machine administrative si lourde et si complexe qui pourra, du jour au lendemain, redresser la situation. On compte, beaucoup trop



LE CONTROLE RESTE SÉVÈRE : N'AURIEZ-VOUS PAS UN BŒUF DANS LA VALISE?

sans doute, sur des importations futures, alors que certainement le remède est d'abord chez nous.

Car il est des régions où existent encore en grand nombre de belles bêtes de boucherie. C'est vers ces coins-là, où les impositions sont dérisoires, qu'il faudrait aiguiller les Commissions d'achat. Les boucheries du pays regorgent de viande que chacun peut acheter sans tickets alors qu'une autre grosse partie du cheptel alimente le marché noir.

Pendant ce temps, les consommateurs parisiens espèrent toujours après les hypothétiques 60 grammes hebdomadaires et les troupeaux faméliques continuent à débarquer à Pantin. L'Etat perd, en moyenne, 1.500 francs par tête de bétail. Ces vaches maigres qui arrivent en si piteux état et dont un si grand nombre est impropre à la boucherie pèsent 50 kilos de moins à l'arrivée qu'au départ. Qu'on ne croit pas



1938 A cette époque, les frigorifiques de La Villette regorgeaient de rôtis et de pots-au-feu, dont le nombre et la qualité faisaient plaisir à voir.



1945 Aujourd'hui, hélas! les mêmes frigorifiques sont rigoureusement vides et l'on pourrait y jouer au tennis ou à la marelle en toute tranquillité.

## LA VILLETTE (fin)

qu'elles soient mal soignées, tout au contraire, mais les Commissions d'achat acceptent beaucoup trop souvent des bêtes « gonflées », auxquelles on a fait ingurgiter une grosse quantité de nourriture et d'eau.

Il y a des chômeurs aux abattoirs. Des vétérinaires, des centaines de bouchers en gros, postulants et titulaires qui se croisent les bras, alors qu'il y aurait tant à faire pour ravitailler Paris.

« Qu'on nous envoie sur place, disent-ils. Nous trouverons de belles bêtes. Tout en sauvegardant les intérêts des paysans, nous ne tolérerons plus les abus des commissions d'achat qui ne savent pas refuser tout le rebut qu'on leur propose.

» Au besoin, qu'on nous fasse abattre sur place. Ce n'est pas impossible. Des camions actuellement inutilisés sont prêts à ramener la viande sur Paris. »

### LA CONSOMMATION ANNUELLE PAR HABITANT

1931

20.000.000 de quintaux

43 kg. 700 par habitant.

24 kg. 5 Bœuf et veau.    3 kg. 3 Mouton.    13 kg. 5 Porc.

Importations : 1.517.900 quintaux.

1944

7 kg. 600 par personne dans la Seine (département qui consommait le plus).

Importations : Néant.

Ce n'est pas tout. Une révision des impositions est nécessaire. Tant que les Commissions réquisitionneront « à la tête », nous verrons les bêtes maigres affluer vers la capitale. Seuls, l'imposition au tonnage et le paiement d'une prime aux vendeurs de très belles bêtes pourront faire changer cette situation.

Et puis, pourquoi ne pas le dire, la grosse difficulté que rencontrent les acheteurs consiste en cette hésitation des paysans qui répugnent à vendre, tant qu'ils ne seront pas fixés définitivement sur l'avenir de nos valeurs-papier.

Tout cela est à revoir de très près et de toute urgence. Prendra-t-on enfin des mesures énergiques pour assurer à tous une ration convenable, quitte à sortir des vieilles routines administratives? Car aux grands maux, dit le vieux dicton, il faut de grands remèdes.

Et n'est-ce pas un grand mal que de voir Paris manquer de viande?

D.-F. GRANIER.

Reportage photographique de A. BOITIER.



Une démonstration suggestive : sur le plateau de la balance, le boucher accuse 65 kilos; la demi-vache, 56 kilos! Une vache normale donne 350 kilos de viande.



CE MAIGRE PAQUET DE GRAISSE AUTOUR DUQUEL S'AFFAIRENT LES BOUCHERS C'EST LE PRODUIT DE 22 BÊTES A CORNES ABATTUES A LA VILLETTE LE 15 MARS

# DU V.1 A LA FUSÉE INTERPLANÉTAIRE

**L**ES bombes volantes automatiques à longue portée, schématiquement désignées sous les noms de « V.1 » et « V.2 », sont les réussites les plus spectaculaires et les plus légitimement redoutées de la « Science à la guerre ». Longtemps mystérieux, les V.1 sont aujourd'hui bien connus, de nombreux spécimens partiellement intacts ayant été trouvés sur les points de chute; l'« anatomie » des V.2 a également pu être reconstituée de façon satisfaisante, bien que les fragments d'un engin tombant de 95 kilomètres d'altitude soient généralement, on le conçoit, en assez mauvais état!

Ajoutons que l'apparition dans l'atmosphère, ou la très haute stratosphère, de ces meurtrières comètes n'a pas été une totale surprise pour les savants. Depuis plus de 15 ans, les travaux d'Esnault-Peltre en France, de Goddard aux Etats-Unis, d'Oberth, Opel, Vanier, Tilling, Nebel en Allemagne avaient permis de prévoir l'envoi à grande distance d'engins strictement automatiques. Goddard, dans les déserts du Nouveau-Mexique, aurait atteint des portées de plusieurs centaines de kilomètres avec des fusées pilotées par gyroscopes; Nebel, de la Raketentflugplatz de Renickendorf, aurait envoyé à 200 kilomètres des fusées pilotées par T.S.F. avec une erreur de tir de moins de 2 %.

... On connaissait ces essais, dans les laboratoires : mais l'on y voyait la promesse pacifique de liaisons postales ultrarapides entre les différents points de la planète — 1/2 heure de Paris à Tokio — peut-être même de la fameuse « Navigation interplanétaire ». Les physiciens, dans leur ensemble, n'envisageaient pas cette application monstrueuse : le « massacre automatique » des populations civiles. Il n'est pas dans le caractère de la Science de préparer systématiquement le mal

## Comment fonctionnent les « V.1 » ?

Les services centraux de la Défense Passive, à Paris, possèdent un V.1 en très bon état, dont nous avons eu le privilège d'examiner en détail la construction et les délicats organes : « cerveau automatique » commande des gouvernails, tuyère propulsive.

La silhouette du V.1 est celle d'un petit avion de 6 à 7 mètres de longueur, pesant dans les deux tonnes. La structure, assez grossière, est en forte tôle et entièrement métallique. A l'arrière, au-dessus de la queue, s'allonge une sorte d'énorme tuyau de poêle, horizontal, dirigé vers l'arrière : la tuyère propulsive.

Et voici les « nerfs », infiniment perfectionnés, de ce monstre un peu fruste.

Reportons-nous à la figure ci-après, qui donne une coupe du V.1. Tout à l'avant, voici d'abord une minuscule hélice, qui ne joue aucun rôle propulsif. Cette hélice est folle, comme l'hélice de déclenchement des torpilles marines : c'est le courant d'air qui la fait tourner durant le vol. Quand elle a fait environ 15.000 tours, elle déclenche un compteur kilométrique qui libère le verre de sécurité du détonateur et arrête la tuyère propulsive; à ce moment, le V.1 tombe et fait explosion. Une petite fenêtre, pratiquée dans la coque, permet d'atteindre le compteur afin de régler la durée du parcours.

En arrière de l'hélice, dans le « museau » en ogive, se trouve une forte boussole (compas magnétique) chargée de conduire le V.1 à destination; c'est le guide géographique, qui agit en obturant de petits tubes d'air comprimé, reliés au cylindre de commande du gouvernail de direction. Ainsi s'explique que l'on puisse envoyer un V.1 sur une cible qui n'est pas dans l'alignement exact de la rampe de lancement, la boussole se chargeant de le remettre dans le droit chemin.

Vient ensuite le compartiment des explosifs, contenant normalement 600 kg de tolite ou nitrate d'ammoniaque, amorcée par un détonateur électrique, puis le réservoir d'essence, d'une capacité de 700 litres. Dans le compartiment suivant se trouvent deux sphères en tôle cerclées de fil d'acier (corde à piano), qui ne sont autres que des réservoirs d'air comprimé à une très forte pression (180 kg); cet air comprimé fait mouvoir une minuscule pompe à piston, qui envoie des giclées saccadées d'essence, par un tube, dans la tuyère propulsive. C'est également cet air comprimé, dis-

tribué par le compas-boussole et les gyroscopes, qui vient agir sur les deux pistons de commande du gouvernail de profondeur et du gouvernail de direction.

Franchissons encore un pas vers l'arrière. Voici une forte batterie de piles sèches, constituant la source de courant du V.1, puis le large boîtier des gyroscopes, véritable « cerveau » de pilotage automatique. On sait que le gyroscope, cette « toupie en cage » aux paradoxaux équilibres, n'est autre qu'un volant tournant à très grande vitesse (200 tours par seconde) dans une cage mobile. La propriété du gyroscope est de demeurer pointé dans une direction invariable, ou, comme disent les astronomes, « vers une étoile fixe ». Supposons que le V.1, pour une raison quelconque, pique du nez; le gyro et sa cage (montée sur doubles tourillons) vont demeurer en position imperturbablement verticale. Ils vont agir sur de petits tuyaux à air comprimé qui commanderont le piston du gouvernail de profondeur : et celui-ci redressera le V.1.

Il existe en réalité trois gyros, dont les deux premiers, dotés d'une course très faible, n'interviennent qu'au moment du départ et durant les quelques minutes pendant lesquelles le V.1, suivant exactement l'axe de la rampe de lancement, s'élève en altitude. Dès que l'engin a atteint la hauteur voulue, une capsule barométrique « boîte à vide » des baromètres enregistreurs déverrouille le gyro principal, qui assurera le pilotage automatique, concurremment avec le compas-boussole géographique, jusqu'à la fin du voyage.

Tout à l'arrière se trouvent deux petits cylindres à piston et tiroir, alimentés par l'air comprimé distribué par le compas et les gyros, et qui commandent par des tringles d'acier les deux gouvernails. Cette partie du V.1 se rapproche de l'appareillage de pilotage automatique des torpilles marines et des avions sans pilotes, tels qu'on les emploie pour des exercices de « tir réel » de D.C.A.

La tuyère propulsive est d'une simplicité remarquable et fonctionne par saccades. A l'avant (sens de la marche), elle est fermée par un rideau formé d'ailettes métalliques élastiques, qui s'entr'ouvrent de force sous l'action du courant d'air, durant le vol. A ce moment, la pompe envoie un jet d'essence, qui se pulvérise dans la tuyère par 9 gicleurs et s'enflamme grâce à une bougie de moteur. Une énorme

flamme jaillit par l'arrière, propulsant le V.1 vers l'avant par « réaction » (principe classique de la fusée) tandis que la pression oblige les ailettes à se fermer. Dès que les gaz en feu sont évacués, les ailettes se rouvrent, une nouvelle injection d'essence se produit, suivie d'une nouvelle explosion, ainsi de suite. De là ce bruit de motocyclette géante, souvent noté par les spectateurs qui ont assisté au vol des V.1.

## Le V.2, fusée interplanétaire.

Deux cents kilomètres de rayon d'action, 600 kilos d'explosifs, une vitesse de route de 600 kilomètres à l'heure, telles sont les caractéristiques approximatives des V.1.

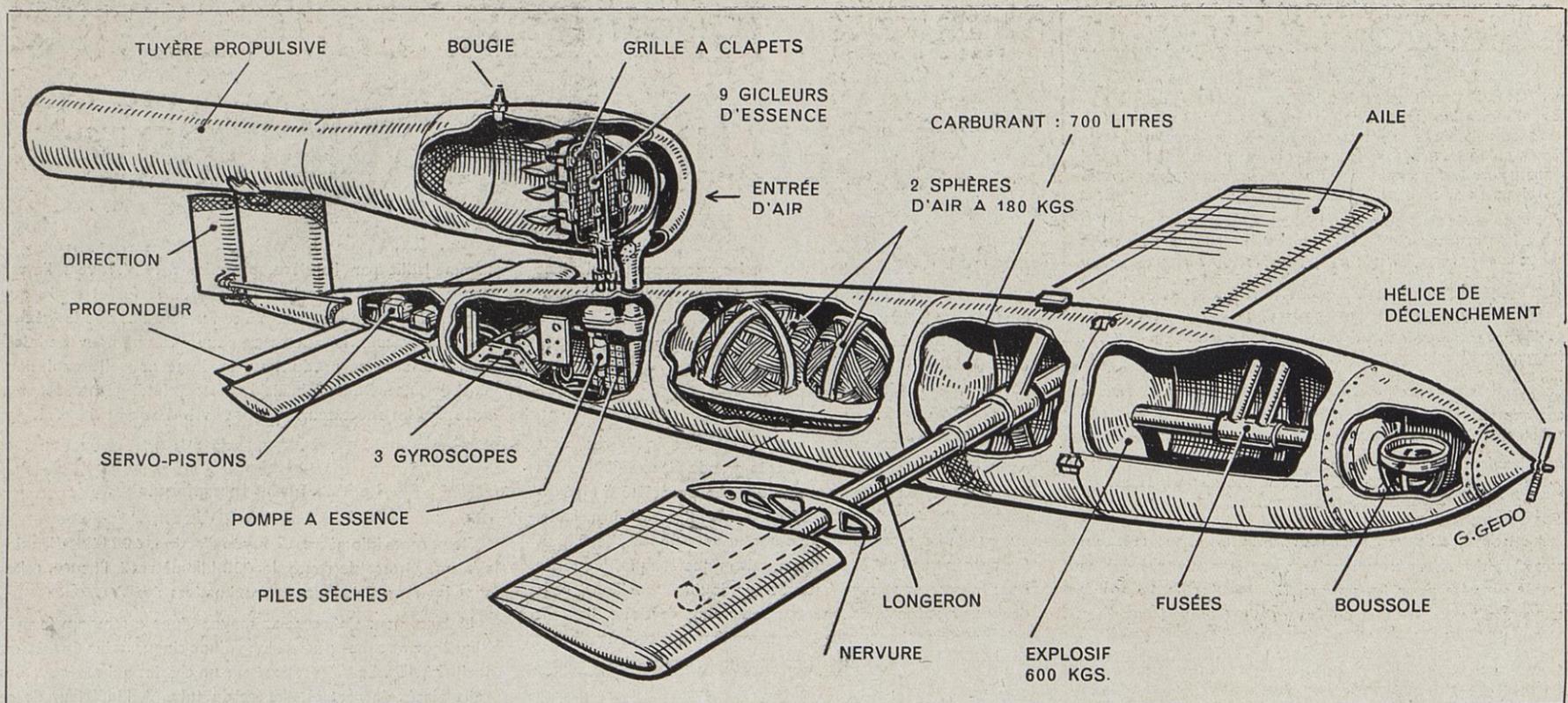
Le lancement s'effectue au moyen d'une « rampe » formée d'un énorme tube en acier, long d'une cinquantaine de mètres, incliné à 15°. Le V.1 est posé sur un chariot qui roule sur des rails placés de part et d'autre du tube. A l'intérieur de ce tube glisse un piston, portant un doigt qui entraîne le chariot par-dessous, en passant à travers une fente du tube. Au moment du départ, une machine spéciale injecte brusquement dans le tube un mélange de deux produits chimiques dont l'emploi, en balistique, est entièrement nouveau : une cinquantaine de litres de perhydrol (eau oxygénée à 400 volumes) et une solution d'un permanganate de calcium et de sodium. Ces produits dégagent une quantité de gaz prodigieuse, sans explosion ni feu d'aucune sorte; le V.1 se trouve ainsi lancé dans l'espace et prend son vol, tandis que les servants s'en vont philosophiquement ramasser le chariot et le piston, tombés dans les champs!

Avec les V.2, nous sortons complètement du domaine de l'aviation, et il se pourrait que ce monstrueux engin fût considéré plus tard comme le premier essai réussi de fusée interplanétaire.

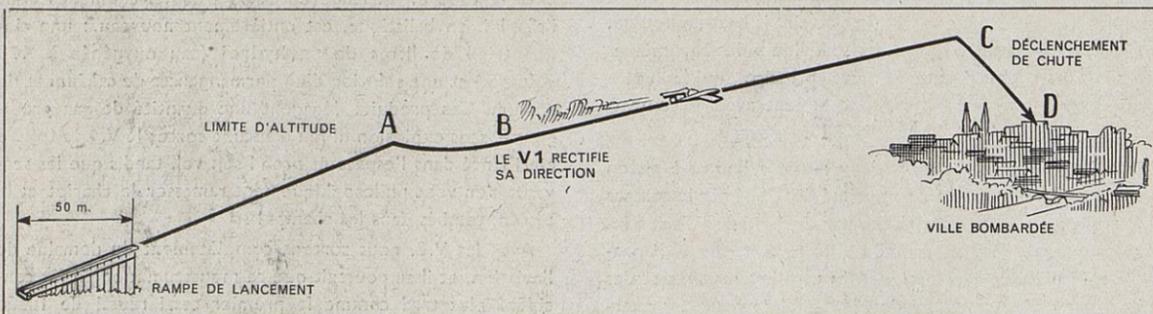
Voici quelques caractéristiques des V.2 obtenues en recoupant des témoignages oculaires avec des données empruntées à la presse technique anglaise. La portée maxima serait de 300 ou peut-être de 500 kilomètres; l'engin mesurerait 16 mètres de hauteur, avec un diamètre de 1 m. 50 (?); il pèserait 13 tonnes au départ et 5 tonnes seulement à l'arrivée, par suite de la consommation d'oxygène liquide et d'alcool.



UN SCAPHANDRE ? NON, MAIS CE QUI RESTE DU PROPULSEUR D'UN V.2 TOMBÉ DANS UN CHAMP EN BELGIQUE



COUPE D'UNE BOMBE VOLANTE A LONGUE PORTÉE V.1, MONTRANT LES DIFFÉRENTS ORGANES DE CET ENGIN DONT LE POIDS EST D'ENVIRON DEUX TONNES



Comment un V.1 se dirige vers son but : parti de la rampe de lancement l'engin s'élève d'abord obliquement ; en A un déclenchement se produit sous l'action d'une capsule barométrique, libérant le gyroscope principal de pilotage. A ce moment, la trajectoire devient horizontale et le V.1, sous la double conduite de la boussole et du gyroscope, se dirige (B) vers l'objectif. En C, nouveau déclenchement sous l'action de l'hélice compteurs ; l'engin tombe et frappe l'objectif en D. Rappelons que la vitesse du V.1 est de 550 à 600 km. à l'heure.

La charge explosive est à peu près certainement d'une tonne. L'engin démarre de lui-même, comme une fusée d'artifice, s'élève à 95.000 mètres d'altitude — on donne aussi les chiffres de 130.000 ou de 30.000 mètres seulement — c'est-à-dire en pleine stratosphère des aurores boréales et des étoiles filantes, puis se place en position oblique et chemine horizontalement vers le but. A ce moment, il est possible qu'il soit guidé par T.S.F.

Sa vitesse en cours de route est de l'ordre de 5.000 kilomètres à l'heure, supérieure à tout ce qui avait été humaine-

ment réalisé jusqu'ici (ce chiffre représente trois fois la vitesse périphérique du globe terrestre à l'équateur). Elle est encore de 3.000 kilomètres à l'heure au moment de la chute. On notera que cette vitesse restante est très supérieure à celle du son (1.224 km. à l'heure), en sorte qu'il est rigoureusement impossible d'entendre venir un V.2 : pour les victimes, c'est la mort subite, tandis que les spectateurs entendent, après l'explosion, un **grondement géant** qui leur parvient de tous les points de la trajectoire.

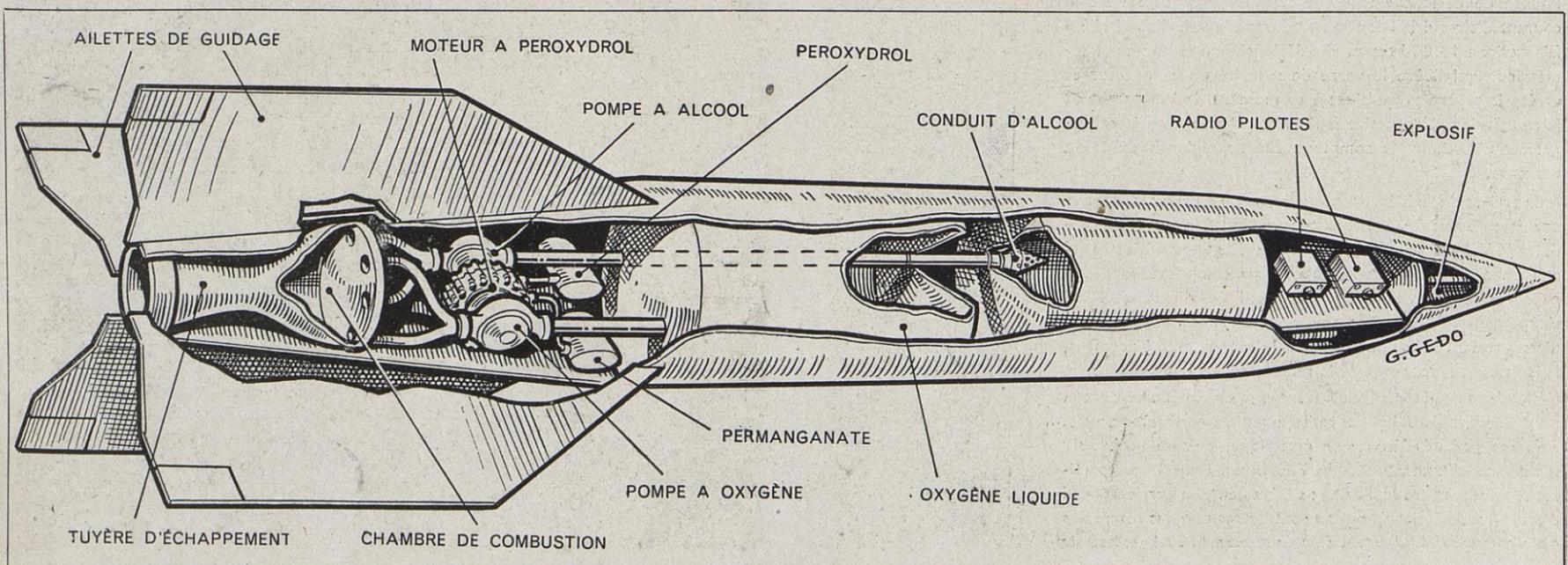
Le V.2 fonctionne à l'alcool et à l'oxygène liquide, suivant

une formule mise au point depuis longtemps par Oberth pour des fusées pacifiques, mais avec une machinerie compliquée. Deux pompes centrifuges, mues par un moteur au perhydrol-permanganate, envoient les deux liquides en gros jets dans une **chambre de combustion**, d'où jaillit une formidable colonne de flammes ; celle-ci propulse le V.2 par réaction, comme un V.1, mais la propulsion est continue.

Au départ, le V.2 est placé debout au centre d'une piste conique en béton armé ; la mise à feu s'effectue électriquement, à distance, après que le personnel s'est mis à l'abri. Des pistes de V.2 ont été trouvées dans l'île de Walcheren, à l'embouchure de l'Escaut ; on affirme que d'autres pistes auraient été construites, pour le tir sur les Britanniques, dans les montagnes de Norvège.

Ainsi conçus et équipés, cheminant beaucoup plus vite que le son et hors de portée de la D.C.A. et des chasseurs, les V.2 constituent actuellement une arme totalement « imparable ». Créés dans le but de bombarder des espaces relativement vastes — région londonienne, port d'Anvers, etc... — ils ne manqueront pas de se perfectionner, dans les arsenaux de toutes les nations. Les savants, qui ont imaginé ces Robots, trouveront-ils la parade ? C'est probable : jamais la cuirasse n'a capitulé devant le boulet. Mais il faut bien avouer que la guerre n'est plus à l'échelle de l'homme ; elle prend un aspect d'Apocalypse scientifique que Wells, dans ses anticipations les plus sinistres, n'avait pas prévu.

Robert LYAX.



COUPE SIMPLIFIÉE INDIQUANT LE MÉCANISME PROBABLE D'UN V.2. CETTE BOMBE VOLANTE EST CONSIDÉRÉE COMME UNE VÉRITABLE « FUSÉE INTERPLANÉTAIRE »



Le soir quand la nuit tombe, André Lhote abandonne sa palette et ses pinceaux. Il s'installe à son bureau et se met à écrire... sur la peinture, naturellement!



Pendant ses voyages, Lhote a le souci de la collection jusqu'à acheter des pains. De forme étrange, ce pain venu d'Afrique le rend rêveur. Devra-t-il le manger?

## UN ASPECT INCONNU D'ANDRÉ LHOTE



C'EST sur une goutte de rosée, contenue dans un volubilis de bronze, qu'il faut appuyer pour sonner chez André Lhote, un des Maîtres de la peinture contemporaine française, un de ces hommes dont l'étoile et les écrits suscitent toujours, dès leur apparition dans le monde artistique, un mouvement d'intérêt considérable.

Les cheveux bouclés, à peine touchés d'argent, l'œil rieur, André Lhote nous reçoit vêtu d'une grosse robe de chambre beige, un foulard noué négligemment autour du cou.

Il commence par nous raconter des anecdotes, mais bientôt, tout en préparant sa palette, il nous parle des deux écoles de peinture qu'en plus de celle de Paris il a fondées à Gordes et à Mirmande. C'est que, chaque année, il va retrouver là-bas ses élèves. Presque tout le village appartient à ceux-ci, car à chacun d'entre eux il a fait acheter une maison du XII<sup>e</sup> siècle, une de ces vieilles demeures qui fleurent bon le passé.

Mais André Lhote n'est pas seulement un grand peintre et un chef d'École, ni encore un excellent écrivain. C'est aussi un collectionneur acharné qui, très tôt, eut la passion des objets rares. Chez lui, chaque meuble, chaque bibelot est une pièce de musée, un objet d'art, une trouvaille d'antiquaire.

Voici, accrochés aux murs, de magnifiques masques à nègres. Voici encore un très beau coffre de mariage du XVII<sup>e</sup> siècle Hollandais. Le XVII<sup>e</sup>, c'est le grand amour du Maître.

André Lhote nous montre des dessins de cette époque. Détail émouvant, on y trouve dessus des petits papiers collés, qui servaient jadis à faire les retouches, car alors on ne gommait pas.

Comme tous les artistes complets André Lhote a soin, aux heures de détente, lorsqu'il pose ses pinceaux, d'une petite lucarne ouverte sur le domaine de la fantaisie. C'est alors qu'il devient collectionneur. Dans sa maison, du plus pur style 1900, il goûte le plaisir de trouvailles amassées peu à peu, qu'il caresse du regard : des vases, une poupée parlante, des pains venus des Tropiques, des sculptures, des coquillages, mille merveilles inattendues qui surprennent le visiteur, déroutent l'élève venu demander conseil au Maître et enchantent celui-ci par la ronde fantaisie, fantaisiste et joyeuse qu'il crée en permanence autour de ses chevalets. — ALBERTE GALLÉ



ANDRÉ LHOTE TRAVAILLE A SES DERNIÈRES TOILES



Le Maître transporte ses poupées avec beaucoup de précaution, c'est fragile. Il les remonte avec soin, leur parle, arrange leurs robes délicatement, en artiste...



André Lhote adore les automates. En contemplant cette poupée articulée du XIX<sup>e</sup> siècle qui fait partie de sa collection, il semble dire : « Ah! cette poitrine! »

# SUR LES SCÈNES PARISIENNES

ÉMILY BRONTË, par M<sup>me</sup> Simone (Théâtre Montparnasse)

ROUGE ET OR, par M. de Peyret-Chappuis (Théâtre La Bruyère)

L'EPOQUE, qui n'est pas drôle, nous pousse à fuir — dans le rêve, dans l'irréel, dans la poésie. Et il n'est pas du tout sûr, avant qu'un équilibre moral et des certitudes nous reviennent, que la vague de lyrisme au milieu de laquelle nous nous élançons depuis quelques années se retire de notre exigence. Qu'existe-t-il de plus irréel, de plus poétique que l'univers Brontë — phénomène familial, éclosion spontanée et virulente comme l'est celle des champignons après une nuit de pluie? Et je ne parle pas seulement de l'univers où se meuvent *les Hauts de Hurlevent* : on a vu ici même comment le théâtre déchire maladroitement les brumes qui flottent dans le roman... Je parle de la vie extraordinaire de la famille inspirée où mijotèrent plusieurs chefs-d'œuvre, entre les courants d'air de la cuisine et l'oppression d'une vie sans espoir, sans grandeur, ou simplement ornée de grandeurs cachées. Il y a un problème Brontë. Trois vestales, trois sœurs vouées à la flamme lyrique et un frère qui soufflait sur le feu, mais avec maladresse. Ce problème, M<sup>me</sup> Simone en a fait le tour, avec une conscience que la conscience de M. Baty encourage par cette rage qu'a ce metteur en scène de ne rien laisser au hasard, ni à l'ombre même quand il fait la nuit sur son plateau. M<sup>me</sup> Simone s'est posée la même question (en apparence banale, mais qui prouve bien que les Brontë ont atteint leur but : troubler au maximum) que se pose familièrement tout lecteur quand il referme *les Hauts de Hurlevent* : « Où a-t-elle été chercher tout ça? » Car, enfin, le roman d'Emily est un monument de passion, et la passion a toujours été absente, croit-on, de la vie d'Emily. Or, on n'est déchirant que si l'on a été déchiré. Il y a donc un mystère là-dessous. De quelle plaie humaine vient tout ce sang coagulé dans l'œuvre d'imagination? M<sup>me</sup> Simone propose une hypothèse acceptable, et moins incestueuse qu'il peut y paraître de prime abord — parce que nous demeurons dans une atmosphère de totale pureté — c'est qu'Emily a été plus ou moins consciemment éprise de son frère, raté dans la réalité, mais un raté que M<sup>me</sup> Simone embellit d'une ardeur qui pourrait à la rigueur passer pour du génie romantique. Tout est en faveur de l'hypothèse, et même le fait qu'Emily, comme une plante qui a perdu le voisinage de sa source, mourut peu de temps après son frère. Le drame admis, il y a dans la pièce de grands moments de beauté que soutient une langue ferme et haute. Cette langue a échappé à la tentation du brouillard poétique comme à celle de la miévrerie assez à la mode à l'époque des Brontë. On est pris presque tout le temps, et dans le meilleur sens du terme, par une émotion qui naît moins de la fable que d'une assurance constante dans le dialogue et dans la situation, et que d'une certaine présence humaine de plus en plus rare au théâtre.

C'est M. Baty qui a assuré la mise en scène du spectacle. On connaît son art. On sait qu'il possède la meilleure palette de lumières de théâtre qui soit en France. Et même, peut-être, quelquefois a-t-on envie de lui reprocher non ses richesses, mais l'étalage qu'il en fait. M. Baty sait mieux que personne faire la différence entre le soleil d'un matin d'hiver et celui d'un matin de printemps. C'est merveilleux. Et même un peu trop. Quand on halette d'admiration là-dessus, cela nuit vaguement au texte : l'oreille le cède aux yeux. Et puis le réalisme, n'est-ce pas, un excès de réalisme...

Mlle Marguerite Jamois prête à Emily Brontë le prestige du drame qu'elle semble porter mystérieusement en elle. Comme dans *les Hauts de Hurlevent* Cathie est Heathcliff, elle est Emily. On redoute les actrices qui imposent leur personnage. Mais par contre il faut compter sur les doigts celles pour qui l'on ne sent plus de différence entre leur personne et leur personnage. A côté de Mlle Marie-Hélène Dasté, qui se promène, tendre et belle, comme un portrait du temps, il y a M. Serge Reggiani, qui nous propose un Branwell absolument convaincant, un romantique plein d'authenticité : on ne l'oubliera plus. Les autres interprètes sont les

donateurs discrets, mais indispensables de cette fresque animée.

\*\*\*

Un quadrille de passions, telle est la pièce de M. de Peyret-Chappuis, avec qui l'on dirait toujours que les sentiments sont une eau épaisse, et « mauvaise à boire », comme s'écriait le poète. Il est difficile de raconter ces trois actes. Non point qu'ils n'aient un dessin, au moins au départ. Mais l'auteur, en cours de route, se plaît à brouiller les écheveaux. A chaque instant, il faut se retrouver entre plusieurs couleurs. C'est parfois agréable. D'autres fois, cela agace. Il y a, dans ce langage de théâtre, de la force et de l'ambition. Il y manque la simplicité. Et ce n'est pas parce que le drame se passe sous la Renaissance qu'il doit nécessairement s'encombrer d'ornements d'aiguières. (On a aussi, hélas! fabriqué des aiguières très Renaissance en 1880.) Certes, on comprend pourquoi M. de Peyret-Chappuis a mis des pourpoints à ses acteurs : pour qu'ils parlent comme ils le font. Mais on regrette qu'il ne les ait pas mis en veston, afin de leur prêter un autre langage. Dans cette histoire, le déguisement s'imposait d'autant moins que tout pourrait être plausible aujourd'hui. Surtout l'imbroglio des sentiments. Un voyageur revient de quelque croisade. Sa femme lui fait croire qu'elle l'a trahi — o banalité! — avec son meilleur ami. Mais ce serait trop simple. En réalité, le meilleur ami est l'amant de la mère du voyageur. Quand la vérité sortira du puits, le voyageur las de tant de mensonges corrosifs et successifs se reposera dans le poison. C'est, on le voit, un imbroglio du plus orthodoxe romantisme...

Mais soyons justes, ne nous plaignons pas trop du déguisement, dans la mesure où les costumes des hommes nous ont ravi. J'aime moins les robes des femmes. Je préfère leur jeu. Celui de M<sup>me</sup> Dermoz est toujours puissant. Il y a dans sa voix quelque chose de profond, de souterrain qui appelle les larmes. Quant à Mlle Michèle Lahaye, elle est d'une rouerie supérieure. Elle mène son jeu avec une tragique impertinence. On l'aime pour ce qu'elle est. On la déteste pour le personnage qu'elle compose. Et c'est sans doute ce qu'elle voulait.

René LAPORTE.

# LE RÊVE AU CINÉMA

APRÈS quelques années d'absence, Ginger Rogers nous revient dans un film sans prétention, qui s'appelle « Ses trois amoureux » et qui a énormément de charme. Certes il a été fait sans beaucoup de moyens et ce n'est qu'un aimable divertissement, mais on y goûte un humour fort savoureux et surtout quelques images de rêves qui ne sont pas sans intérêt.

Tout le film d'ailleurs est bâti autour de trois rêves de la jeune fille : un pour chacun des amoureux. Malheureusement les deux derniers ne sont que de mauvaises répétitions du premier. Mais celui-ci exprime très joliment les simples désirs et les appréhensions obscures de la dormeuse, sous les formes insolites qui habitent les songes. C'est dans cet état qu'un léger décalage apporte à quelque détail de la journée une importance étonnante qui donne à réfléchir et révèle bien des choses. Ainsi, toute la petite ambition bourgeoise du fiancé, — qui calcule toute la journée des ventes d'automobiles et qui ne pense qu'à devenir adjoint au chef et puis chef des ventes et même directeur, — se manifeste dans le rêve de Ginger Rogers avec un automatisme excessif et cocasse qui la ridiculise définitivement.

Bien sûr, il ne s'agit là que d'un amusement. Mais la manière dont ce rêve est présenté révèle un sens très juste de ce qu'est la vie intérieure de l'être humain lorsqu'il dort, et l'on se prend à souhaiter que le cinéma nous donne encore d'autres visions de ce genre.

Ce n'est pas que de multiples rêves n'aient paru à l'écran depuis cinquante ans, mais il semble qu'il y ait encore beaucoup à explorer dans ce domaine.

On n'a pas oublié les images merveilleuses de « Peter Ibbetsen » où, par delà les barrières physiques, un amour passionné atteignait dans le rêve une réalité miraculeuse... Dans un film moins connu, « Blind Alley », le rêve d'un criminel donnait l'occasion d'un grand coup de sonde dans son être le plus secret... Au temps du muet, combien de rêves, d'une façon souvent naïve, venaient dessiner les désirs les plus touchants des personnages... Charlot, par exemple, a utilisé très souvent cette forme d'expression, en donnant au brusque retour à la réalité une valeur apparemment comique et au fond très émouvante... Enfin, si l'on remonte aux débuts du cinéma, le grand Méliès, dans « Les Hallucinations du baron de Munchhausen », donnait déjà aux rêves, avec une extraordinaire justesse de ton, le caractère insolite d'un étrange voyage dans un monde où tous les rapports paraissent changés.

Mais pourquoi, justement, cette exploration profonde de l'être humain ne serait-elle pas poussée plus loin encore au moyen des images mouvantes de l'écran? Il doit y avoir là une possibilité de renouveler d'une façon visuelle le film psychologique, en y introduisant d'ailleurs une ambiance de poésie qui serait bien attachante. On aimerait voir ainsi de très longs rêves animer dans les salles obscures les ombres sourdes qui vivent secrètement derrière les visages clos des personnages d'une belle histoire. Ce prolongement de la vie apparente, cette vérité plus lourde et plus précieuse, manifestée soudain dans tous ses chatouillements, donnerait au cinéma un sens nouveau.

Influencées par les découvertes de la Psychanalyse, la Littérature et la Poésie se sont, dans ces dernières années, beaucoup préoccupées du rêve. Mais le cinéma, avec ses magnifiques moyens visuels et sonores, n'est-il pas l'Art tout désigné dans l'époque moderne pour mettre à jour, comme au sortir d'un ancien tombeau les tendances les plus étonnantes de l'être humain?

Jean ROUGEUL



Une scène savoureuse du film américain « les Trois Amoureux » avec la trépidante et amusante Ginger Rogers.

# Saint-Exupéry

La consécration ou, si l'on préfère, l'idéalisation par la mort est dans notre littérature un phénomène d'origine relativement récente. Aucun de nos grands écrivains antérieurs au romantisme n'en a bénéficié. Ils ont tous expiré fort prosaïquement dans leur lit. Le poète Gilbert a été sans doute le premier à tirer de sa mort une promesse d'immortalité. La figure d'André Chénier est chronologiquement la deuxième à se parer d'une auréole funèbre. Chateaubriand a bien senti ce qu'un trépas héroïque ou singulier ajoute à la gloire. N'ayant pas reçu cette faveur du sort, il a voulu y suppléer par une mise en scène digne de lui et s'est fait enterrer sur un roc solitaire, au milieu des flots. Les grands romantiques qui lui ont succédé ont eu un trépas bourgeois, mais voyez Gérard de Nerval! Le drame de la rue de la Vieille-Lanterne n'a-t-il pas fait beaucoup pour ce que je me permettrai d'appeler irrévérieusement sa publicité posthume? Il n'était pas non plus mauvais jadis, quand on était poète, de mourir à l'hôpital, de misère

par André BILLY  
de l'Académie Goncourt

ou de tuberculose. La fin d'Aloysius Bertrand en offre un exemple typique. On en pourrait citer d'autres.

Il n'arrive plus guère aux poètes de succomber à la misère, mais ils sont parfois frappés sur le champ de bataille, et c'est plus beau. La guerre de Quatorze a coûté la vie à un nombre effrayant de nos écrivains, Je citerai seulement Charles Péguy, Alain Fournier, Guillaume Apollinaire. Comment nier que leur mort courageuse leur ait conféré une noblesse particulière et les ait situés à une altitude et dans un plan où la postérité ne les aurait pas placés s'ils avaient vieilli au milieu de nous? Qu'on me comprenne bien! Je ne dis pas que notre jugement critique est influencé par leur mort et qu'elle nous fait exagérer leur importance littéraire; je parle d'un certain rayonnement spirituel et moral.

Cette guerre-ci nous aura tué, Dieu merci, moins d'écrivains, moins de poètes que la précédente. Emile Piliass, qui fut mon ami, est tombé à Dunkerque au printemps de 1940. Paul Nizan a été tué à la même époque. Et puis il y a eu les fusillés, les maquisards, les victimes des camps de concentration : Jacques Decour, Jean Prévost, Benjamin Crémieux, Max Jacob... Un jour prochain, n'aurons-nous pas à pleurer des prisonniers et des déportés?

Antoine de Saint-Exupéry — et c'est à lui que je voulais en venir — m'apparaissait de son vivant comme déjà marqué pour la légende. Je ne peux pas dire que je le connaissais; il m'est arrivé pourtant de m'asseoir à la même table que lui dans quelque café

de la rive gauche. Ce grand garçon taillé en force s'imposait en quelque sorte par son silence, un silence qui constituait plus qu'une distance : une absence, cette même absence dont tout nous fait croire aujourd'hui qu'elle sera définitive. Est-ce parce que nous le savions pilote de ligne, et d'une ligne dangereuse entre toutes? Nous ne pouvions le considérer sans étonnement et sans respect. On racontait qu'il avait dirigé un aéro-place entre l'Atlantique et le Sahara et que, de là, il avait eu mission de rechercher dans le désert ses camarades égarés. La captivité de Reine et de Serre, notamment, puis la panne tragique de Le Brix lui avaient fourni l'occasion de montrer un cran extraordinaire. Dans les steppes de Patagonie, il avait, au prix des plus grands périls et dans des conditions météorologiques invraisemblables, installé des lignes... Et cet homme trouvait encore le moyen d'être un conteur de talent! Non pas d'un talent quelconque qui n'aurait été que du savoir-faire, mais d'un talent à la fois énergique et sensible, viril et délicat, fait autant d'expérience que de je ne sais quelle indéfinissable vertu venue de l'âme... « Regardons le bien, me disais-je quand je l'apercevais. Il est trop probable que nous ne le verrons pas toujours. »

Passé à la dissidence en novembre 42, l'auteur de *Courrier-Sud*, de *Vol de nuit*, de *Terre des hommes*, de *Pilote de guerre* a disparu dans le ciel d'Italie. La légende à laquelle il était promis de toute évidence, s'empare de lui et, légitimement, le magnifie, le consacre, l'idéalise.

\*\*\*

On publie de lui une petite brochure intitulée *Lettre à un otage* et qui, sous un très petit volume, contient beaucoup de choses, et très diverses. J'y remarque d'abord une protestation contre la survie artificielle dont nous nous efforçons de doter nos morts : « Des morts on doit faire des morts, écrit Saint-Exupéry. Alors, ils retrouvent dans leur rôle de morts une autre forme de présence. » Saint-Exupéry nous avertit ainsi d'avoir à prendre notre parti de sa mort, mais je serais tenté de lui répondre qu'entre morts et vivants provisoires la différence n'est que de quelques jours, de quelques heures, et qu'il est trop naturel de la part des vivants de ne pas se sentir tellement séparés des... autres.

La *Lettre à l'Otage* contient aussi de belles pages sur la part de l'amitié dans l'amour de la patrie, sur celle du sourire dans les rapports humains les plus durs, sur l'incertitude des méthodes dont nous aurons à nous servir demain, sur le respect dû à l'homme, sur la haine que méritent tous les fanatismes. « Vous êtes des saints », conclut Saint-Exupéry à l'adresse des Français restés en France, sous la menace de l'occupant. Trop généreux Saint-Exupéry! Des saints? Quarante millions de saints? Oh! non, il y avait malheureusement des exceptions!

## DEUX POÈMES DE LOYS MASSON

### BALLADE DES SAINTES DE LA ROQUETTE

Ces saintes de la Roquette ont sur leur robe les oiseaux que depuis des mille ans ont pris les oiseleurs. Au bout de la manche un colibri se mêle aux cinq doigts de la main.

Un lourd pinson de douleur vient nicher sous l'auvent des seins.

— Sœurs mes sœurs, voici la dure prison, voici les géoliers, les bourreaux, mais qui empêchera le soleil de vous attendre au préau près de la fontaine?

Il a brillé tout le jour sur les camarades inasservis — le courage était une barque qui descendait le Dniepr en Russie.

Chaque rai chaque rai de soleil est un beau-pré,  
Votre prison par mille voiles vogue vers la liberté.

Les saintes de la Roquette ont la peau comme de la soie sous leur bure de bagnards.

Dieu n'est pas dans le ciel mais dressé contre ces murs noirs

pour les jeter à bas.

— Sœurs je vois vos bourreaux, ils écument comme des chiens et vous aboient aux mollets

mais Dieu de la liberté sur la Seine vous vient en bateau

les chiens vont se taire, l'aube va se lever.

On vous a prises, on vous a prises, la plus belle fleur de la patrie.

on a mis la rose au cachot

Mais l'abeille vole sur la France, elle vous apporte la poésie.

Les saintes de la Roquette ont des auréoles de gaze fine les fouets de leurs tourmenteurs n'y éveillent que chansons

Une fauvette blottie contre la tempe toujours y chante un hymne

à la gloire de nos horizons.

— Sœurs, n'oubliez pas nos têtes sur vos épaules comme en l'amour d'une maman

Vous battez des cils et nos angoisses s'envolent consteller le firmament

y allumer à votre nom des astres de diamant.

Les saintes de la Roquette ont les pieds sur la mapemonde

comme leur mère la Fraternité

Oh! que les géoliers viennent et aillent, que les tyrans grondent

l'amour est dans chaque fibre de leurs corps de beauté.

— Nous vous verrons venir en voiles d'épousée

Que peuvent les prisons aux jours de délivrance

Nous vous verrons éternellement assises au bord

du mois de mai

ce long fleuve de muguet qui traverse la France

Sœurs, sœurs martyrisées...

Les saintes de la Roquette m'attendent au bout

de la vie

Pour passer à trépas elles me prendront le bras avec ma mère qui dit son chapelet dans l'ombre

pleine de nids

avec ma femme qui m'a gardé du mal dans les jardins de sa voix.

— Sœurs, mes sœurs, mon enfant qui demain va

naître vous en serez la marraine

Cavalier bleu de l'avenir couleur de seigle

et vos vertus qu'il lancera comme graines

Sous les pas de son cheval germeront les nouvelles règles.

ENVOI

Prince est l'été qui souffle vers le ciel ses alouettes en grand vol serré comme une seule caravelle.

Silence aux reîtres! Le temps de la pêche et de la mirabelle

dort tout blond sur l'épaule de nos sœurs les saintes

de la Roquette.

Écrit et publié dans la clandestinité aux Éditions de Minuit. Mai 1944.

## A LOUIS ARAGON

Nous aurons su que la poésie n'est pas cette cloîtrée  
Cette nonne bâtarde d'un évêque et d'une médium  
Ses yeux mi-clos sur son petit carmel de carton doré  
Nous les avons ouverts, et vestale nous avons mis l'homme

Dans sa couche. Dès lors tous les Sépulchres à délivrer  
D'un grand coup d'aile ont crevé les rideaux de soie de son lit  
Et elle s'est réveillée la Liberté au front nacré  
La mère, et nous a pris par les épaules ses petits

Et nous a guidés vers l'embarcadère et vous connaissez  
Ce grand navire sur les flots larguant ses voiles royales,  
La houle de l'Occident par celle d'Orient embrassée  
La mer, la mer, la mer infinie où veillent les étoiles.

Je suis sorti du port derrière la drague de l'aurore  
Qui se mettait en mouvement dans les chants et les sifflets  
Vous commandiez aux gabiers dans un porte-voix, et encore  
Trois fois dans les feux de l'aurore les fanaux ont cillé.

La mer, la mer toujours, la barre, l'homme — et l'homme est debout  
Dans les brumes, lointain, là-bas où la polaire scintille  
Sur le timon du Chariot; vainqueur il extrait de la boue  
De sa servitude l'or, le bel or sauvage et tranquille

De la Fraternité. L'homme assure l'astre de sa tête  
Dans la nue et les oiseaux mènent à ses pieds leurs couvées  
Pour qu'il les bénisse, les animaux les fleurs sont en fête  
L'homme avance patriarche au seuil de l'Eden retrouvé.

Qu'est le chant sinon l'île heureuse qu'on pousse vers les quais  
Flottante et chargée de printemps actif afin qu'elle explose  
Et que l'humain y plongeant ses deux bras impuissants, déliés  
Les voies qui en deux ailes divines se métamorphosent?

Or nous voyageons vers une étoile qui est de ce monde  
Pour une fois. Je crois en Christ; différente est votre foi.  
Mais cela ne vaut que pour nous : ce qui importe est que l'ombre  
Mangée par le ciel enfin laisse s'illuminer les bois.

1945  
Poème inédit.

POURSUIVONS notre visite. Sortis des salles 2, 3 et 4, nous pouvons parcourir rapidement les autres jusqu'à la salle 16.

Dans la salle 6, notons en passant : d'Hervigo, une vue de la Seine à Notre-Dame, sous un ciel gris de charbon, une nappe d'eau glauque et lumineuse; des paysages de Le Coultre, Jean Muller.

Dans la salle 7 : très sombres et mal éclairées, six toiles de Jouffroy, qui a de grandes et réelles qualités de peintre, mais qui côtoie l'académisme dans sa grande composition (le Chasseur); je préfère ses deux natures mortes, on y sent un peu trop l'habileté et le métier — c'est dommage. Notons un portrait de femme de Malbroiten, les scènes de cirque d'Eckman, les paysages d'Aufort, d'Hélène Marion, de Marc-Henri; les « Veaux à l'étable » et la cour de ferme de Mourlot; les deux sensibles et curieux petits paysages de Touchkanoff. Traversons sans remords les salles 8, 9 et 10.

Dans la salle 11, mentionnons les envois de René Fontayne, Madeleine Hugues-Bonté, Albert Vanber. Dans la salle 13, une maternité et un paysage de Tourmir.

La salle 14 nous offre quelques ressources. Nous y voyons un important envoi de Deshayes, qui s'améliore lentement, patiemment, depuis des années : une nature morte aux tons chauds, des fleurs délicates, des paysages, sobres et sensibles, un peu monocordes, dans une lumière grise d'été. Citons, dans la même salle, des natures mortes consciencieuses de Depenne-maker et de Vénitien; les envois de Trameau, Roland Mascart, de Berreota, Vassont; les sinistres paysages de faubourgs d'Ithier.

Dans la salle 15, j'ai surtout retenu les paysages de Le Poitevin et ceux de Camille Hilaire : une cour de ferme, d'une matière riche et dense. Citons encore le paysage de Janine Marca; un nu et un paysage urbain d'Eugène David, où l'on retrouve un peu la palette de Bosshard; Amielle Debuchy et son « Concert champêtre » un peu linéaire; Charles Flandre, avec un assez beau et sombre paysage, qui rappelle, par ses plans et sa composition, ses lignes d'arbres, telles gravures de Frélaud. Signalons enfin, parce qu'elle occupe une grande surface et retient ainsi l'attention, une bien mauvaise exposition de quatorze toiles de Margantin. C'est la « fabrication » dans ce qu'elle a de plus ingrat, de plus impersonnel.

Est-ce un fâcheux présage? Car elle s'étend entre les deux portes qui s'ouvrent sur la fameuse salle 16. Cette salle, pénétrons-y religieusement! C'est ici que sont réunis les tenants de l'art dit « abstrait » : André Lhote, ses amis, ses disciples, ses élèves aussi. C'est ici qu'on peut voir la réplique aux salles 2, 3 et 4, d'en bas.

Chavenon expose une immense nature morte carrée, terne, froide, géométrique. Burtin est très mauvais. Dayez est un des seuls de tout le groupe qui ne soit pas entaché de « figurisme », il expose une vache « abstraite » à souhait, et assez décorative. Que dire d'Eskenazi, de Wormser, de Palvadeau, qui nous montrent des natures mortes très colorées, très décoratives elles aussi? Chez Grégoire, l'influence dominante d'André Lhote vient masquer et brider des dons personnels. On peut en dire autant de Robin, terriblement systématique. Les envois de Romary, Löwenstein, Willette, Plisson nous semblent mériter d'être cités comme franchement détestables. Marandet et Chandenay imitent Lhote avec tant d'habileté et d'ingénuité que la nature morte de l'un et le paysage de l'autre pourraient être signés de leur maître commun. Rouiller emploie même les couleurs de Lhote. Extraordinaire mimétisme, il n'y a guère qu'un « abstrait » 100 % dans cette salle,

Edmond B..., chez qui l'on retrouve des réminiscences de Juan Gris, sans aucune des rares qualités de ce dernier. Normier a deux portraits qui méritent l'attention. Fougeron, bien que placé à la droite du maître, ne se renouvelle guère.

Nous retiendrons surtout dans cette salle : Pignou, qui avec des dons brillants risque de se cantonner dans l'arabesque; Tailleux avec sa « Cueillette des cerises », un peu graphique aussi; enfin Tal Coat, qui semble dominer tout le lot avec deux natures mortes de dimensions réduites, mais qui enchantent par leur éclat, leur transparence, leur aisance, qualité qui brille d'un feu très vif au milieu de toute cette géométrie. Enfin, il y a André Lhote lui-même : il préside la salle avec deux bonnes toiles qui ne dépassent pas le niveau moyen de son exposition rue Volney.

Sortant de là, nous pourrions nous réchauffer en traversant rapidement les salles 17 à 21. Je n'y vois guère à retenir que deux toiles très différentes, également remarquables, de Daniel Pipard : un « Jardin à Ménilmontant », d'une étonnante atmosphère, et un « Nu au divan »; il y a dans ces deux œuvres beaucoup de sobriété, de justesse naturelle dans les moindres rapports de tons, cela visiblement sans apprêt.

Dans la salle 22, on découvre enfin de la peinture vraiment abstraite ou surréaliste. A très petite dose. Personnages lunaires de Lopusniak; jeux polychromes d'Herbin; réminiscences de Chagall par Atlan; on y voit Metzinger revenu du cubisme, par une pente prévue, vers un académisme aimable et sucré; enfin cinq toiles de Jean Lombard, qui nous retiennent par des dons étroitement liés de couleur et de composition, par un mélange très personnel de rigueur et de liberté; une grande toile de Bezombes, chatoyante pacotille de bazar oriental.

Traversons les deux salles suivantes, sans nous attarder aux six toiles d'Yves Brayer, sans couleur ni accent. Dans la salle 25, on remarquera deux petites toiles, un peu sombres, d'Alfred Champion. Depuis vingt ans, Gerbaud n'a pas changé de procédé. Salle 26, une nature morte de Léon Faure, simple et aérée. Salle 27, des fleurs et un excellent paysage de Louis Blanzat un peu terne, sobre et sévère. Citons encore une nature morte de Jacqueline Cerrano, bien construite.

Enfin, au 3<sup>e</sup> étage, on a entassé tout un bric-à-brac où le chercheur patient découvrira peut-être quelque chose. On a pris un soin touchant à classer et à cataloguer tout cela par sujets. Il y a ainsi une salle de nus, blancs et roses et bien tournés, qui est une véritable réussite dans son genre. Les autres salles du 3<sup>e</sup> sont aménagées de la même façon, comme les rayons d'un magasin de nouveautés. C'est ingénieux et imprévu, cela évite la confusion. Il suffisait d'y penser.

Fernand PERDRIEL.

**GALERIE "COULEUR DU TEMPS"**

9, Rue Arsène-Hoursay - Carnot 37-18  
En permanence œuvres de MARQUET, LAPRADE, CERVA, H. DE WAROUQUIER

**ROBERT Frères, 31, Rue La Boétie**  
Tous les jours  
Présentation de Tapis persans fins. Pièces rares

**Pierre RENEVEY, 174, Faubourg Saint-Honoré**  
Cadres anciens et modernes. Encadrement

**GALERIE DROUANT-DAVID, 52, Faubourg Saint-Honoré**  
Ensemble de Maitres contemporains

**GALERIE DE L'ORFÈVRE CHRISTOFLE**  
12, Rue Royale  
Peintures. Sculptures. Gravures. Objets d'art

SQUEEZE

Le problème que nous avons présenté la semaine dernière était le suivant  
Nord : pique 8.7.6; Cœur D.9.6.4.2; Carreau A.7.4; Trèfle R.9.  
Est : pique 3.2; Cœur 10.5.3; Carreau 10.9.8.2; Trèfle D.10.3.2.  
Sud : pique A.R.D.V.10.9.4; Cœur—; Carreau D.6.3; Trèfle A.5.4.  
Ouest : pique 5; Cœur A.R.V.8.7; Carreau R.V.5; Trèfle V.8.7.6.  
Nord-Sud sont arrivés à une enchère de six piques. Ouest, donneur, avait ouvert par un cœur, puis la diagonale Ouest-Est a toujours passé.

Ouest attaque Roi de cœur. Quel doit être le plan de Sud, qui ne connaît bien entendu que les 26 cartes de son camp, les mains d'Ouest et d'Est étant exposées seulement pour faciliter l'explication du coup?

Tout d'abord, Sud, en examinant les cartes de son camp, constate que le camp adverse détient deux cartes importantes, en plus du Roi de cœur, soit As de cœur et Roi de carreau. Ces deux cartes sont certainement chez Ouest : en effet, celui-ci n'aurait pu ouvrir s'il ne les avait eues en main. Sud élabore donc son plan en tenant compte de cette observation.

Il doit faire douze levées. Il en voit onze : 7 piques, 1 carreau, 3 trèfles (dont un coupé par le mort). Il faut donc, puisque Ouest détient As de cœur et Roi de carreau squeezer ce joueur

Pour arriver à ce résultat, Sud doit donner une levée avant le squeeze, et la donner le plus rapidement possible.

Il laisse donc passer le Roi de cœur et jette le 3 de carreau.

Quelle que soit la carte jouée ensuite par Ouest, Sud réalise son contrat

Si Ouest joue cœur, le squeeze n'est même plus nécessaire, une carte de cette couleur faisant une levée ou étant affranchie au mort.

Si Ouest joue atout Sud prend, rejoue atout, puis fait deux trèfles et coupe le troisième du mort. Il rejoue cœur pour rentrer chez lui et défile ses piques.

Après la dixième levée, les jeux sont les suivants :

Pique —	Pique —
Cœur D.	Cœur —
Carreau A.7.	Carreau 10.9.8.
Trèfle —	Trèfle —
Pique —	Pique 9.
Cœur A.	Cœur —
Carreau R.V.	Carreau D.6.
Trèfle —	Trèfle —

Lorsque Sud joue 9 de pique, Ouest est squeezé. S'il jette l'as de cœur, Nord jette 7 de carreau, prend la main par as de carreau et joue dame de cœur.

Si Ouest jette valet de carreau, Nord jette dame de cœur et fait deux carreaux.

Si, à la deuxième levée, Ouest avait joué trèfle, le problème demeurerait le même : Sud, après avoir pris du roi de trèfle du mort aurait enlevé les atouts et exécuté le plan comme ci-dessus.

E. MICHEL-TYL.

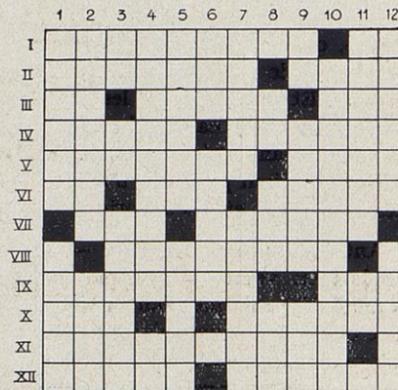
NOS MOTS CROISÉS

par Max FAVALELLI

PROBLÈME N° 5

**HORIZONTALEMENT.** I. Pays de Dormeurs. — Phonétiquement : a un œau port. — II. A eu de jolis traits. — N'a plus son quant-à-soi. — III. Peuplèrent un cauchemar. — Garnissent un parasol. — Devient poète si on le retourne. — IV. Pas loin de de Saint-Médard. — Lit de mousse. — V. Il n'est point commode de s'en débarrasser. — Doit être rare en Espagne. — VI. Participe. — En pièces. — Met les héritiers à égalité. — VII. Dans un certain sens nul ne devait l'ignorer à Rome. — Se livre à de fâcheux débordements. — VIII. Travaille avant le chômage. — IX. Font la haie. — Utilisé par un qui connaît bien son métier. — X. Régale quand elle mord. — Frappent à la caisse. — XI. Une opération qui évite les calculs. — XII. Ville allemande. — Séchoir pour solitaires.

**VERTICALEMENT.** 1. Réduite de moitié si elle est double. — II a le bras long. — 2. Entre les Guêpes et les Grenouilles. — Font la roue. — 3. En mauve. — Initiales d'un photographe. — Sentent mauvais de la bouche. — 4. Donne de bien mauvais articles. — Arrêtez-vous! — 5. Une arme qui peut faire de profondes blessures, même si elle est légère. — Va au pôle. — 6. Charles de Beaumont. — Se met dans un lit. — 7. Son maître a intérêt à ce qu'elle soit cultivée. — Sage en dépit de sa verbosité. — 8. Travaille de façon occulte. — Mis de côté par les rats. — Soutient la table. — 9. En tête. — Petits têtus. — Ne produit que s'il est pressé. — 10. Manières maniérées. — 11. Le matérialiste nie celle de l'homme. — Pronom. — 12. Astre grec. — Sur le chemin de l'adoption.



SOLUTION DU PROBLÈME N° 4

**HORIZONTALEMENT.** I. Gabriel, Vide. — II. Abcès, Ocelot. — III. La, Godillot. — IV. Aqua, As, Item. — V. Nutrition, Eo. — VI. Te. Ers. — VII. Setons. — VIII. Ruilée, Ergot. — IX. Inné, VI, IIII. — X. Inceste, Rq. — XI. Côté, Reçu. — XII. Cruelle, Élie.

**VERTICALEMENT.** 1. Galanterie. — 2. Abaquer, Un, Cr. — 3. Bc, Ut, Biniou. — 4. Regard, Lente. — 5. Iso, Re, Col. — 6. Date, Éveil. — 7. Loisirs, Isée. — 8. Cl, Osée. — 9. Vélin, Trière. — 10. Ilet, Nogi, El. — 11. Dotée, Noirci. — 12. Et, Moustique.

LE MONDE ILLUSTRÉ

HEBDOMADAIRE PARAISSANT LE JEUDI

DIRECTEUR GÉRANT : ARSÈNE DORON  
RÉDACTION - VENTE - ABONNEMENTS  
69, Quai d'Orsay - Téléphone : Invalides 19-44 - 67-48  
Abonnements : 6 mois : 700 frs - 3 mois : 370 frs

PUBLICITÉ - - AGENCE ARCHAT  
PARIS : 12, Rue d'Anjou - Téléphone : Anjou 04-80  
LYON : 7, place Antonin-Poncet - Tél. : Franklin 55-25  
Compte Chèques Postaux-Paris : 4.116-52

Visé par le Bureau Central du Contrôle photographique.

# PHILATÉLIE

— Allons, avouez-le, — vos timbres sont laids. Comment pouvez-vous vous intéresser à ces petits morceaux de papier sans beauté ? Combien de fois avons-nous entendu cette phrase ?

L'ami qui la disait avec un accent apitoyé croyait de bonne foi qu'il était le premier à utiliser cet argument qui devait, selon lui, amener une rupture éclatante entre le philatéliste et l'amateur d'art que vous êtes.

D'abord il n'est pas vrai que tous les timbres soient laids. Certains le sont, c'est incontestable. Je pense en écrivant ceci au 4 fr. vert qui représente le Maréchal Bugeaud de la Piconnerie, aux deux séries Arc-de-Triomphe, au timbre émis à l'occasion du Centenaire du P. O., au Balzac, au Debussy, pour ne citer que des timbres récents. Mais si nous n'avons point en France de série qui atteigne à la beauté des Colombus, reconnaissons que les timbres Albi, Amiens, Angoulême, de la série des Cathédrales, la lettre de Fragonard, dessinée et gravée par Piel, les Costumes Régionaux (le bleu-vert Ile-de-France de Mazelin, la bretonne de Decaris et Feltesse, la provençale de Decaris, ne sont-elles pas des choses exquises ? la série dite des « Larbus » et celle dites des « perquques » avec son Louis XIV rouge-orange, la Colombe de Daragnès et, surtout, le 50 francs burelé rose, reconnaissons, dis-je, que ces quelques échantillons (car il y en a d'autres) témoignent des excellentes relations qui existent entre la philatélie et l'art. Avez-vous eu entre les mains, par exemple, une épreuve de luxe du 1,50 x 4 fr. bleu-vert de Mazelin ou du 5 x 7 vermillon de Decaris ? Ce sont, je l'affirme, deux petits chefs-d'œuvre de gravure dont la dernière figurera, j'en suis sûr, dans le bouquin que l'on consacra un jour à l'œuvre de Decaris. Et si vous êtes l'heureux possesseur d'un coin daté du 50 fr. burelé, placez-le sous le nez de l'amical détracteur dont je parlais au début de ce papier. Mais il n'est pas niable que la plupart des timbres d'usage courant émis en France, surtout les typographiés, sont laids. Qu'on me comprenne bien : ils ne sont pas laids parce qu'ils sont mal imprimés ou parce que le personnage à glorifier avait les rides de Grégoire de Tours ou la moustache tombante d'Ader. Ils sont laids

parce que les dessinateurs choisis par l'Administration sont, pour la plupart, dépourvus de toute imagination créatrice. Est-ce que le haut fonctionnaire chargé de commander la maquette d'un timbre ne pourrait pas, de temps en temps, abandonner ses fournisseurs habituels ? Ne pourrait-il pas, ce haut fonctionnaire, demander à Matisse, à Picasso, à André Marchand, ou à tel autre de nos peintres sachant manier le burin ou le crayon litho, de lui dessiner un timbre ? Songe-t-il, ce haut fonctionnaire, à la curiosité sympathique que soulèverait à l'étranger l'arrivée du courrier de France affranchi à l'aide d'un timbre Picasso... ou Matisse... ou Derain ?

Cette idée qui m'est chère, je la donne à ce haut fonctionnaire et à ses chefs. Et si l'essai que je préconise n'est pas loyalement tenté, tant pis pour la philatélie et pour l'art. Pour la première surtout.

J. B.

UN CADEAU DE CHOIX...  
**COLLECTION IMPÉRIALE**  
**J. FORÉ** Expert  
 ACHAT-VENTE  
 TIMBRES-POSTE  
 Env. Catal. P.A. Prix 13%  
 64, R. LAFAYETTE, PARIS, PRO. 34-27

ALBUM DE  
 TIMBRES-POSTE  
 D'AVIATION  
 PRIX: 300F  
 Avec timbres  
 500 à 5.000F

PHILATELISTES vient de paraître  
 la 33<sup>e</sup> édition du  
**" PRIX COURANT PHILATELIQUE "**  
 Revue mensuelle; Universelle. Le N° 35 Frs  
 (donnant le cours actuel des timbres de  
 France, des Colonies et de l'Étranger)  
 Abonnement: 1 an (12 numéros): 150 Frs  
 Paiement: C. CH. P. 830-51 Marseille  
 Maison CORDIER, 64, r. Grignan - MARSEILLE

CADEAU DE PAQUES  
**ALBUM DE FRANCE  
 AVEC ET SANS VARIÉTÉS**  
 à 600. - 675 et 770 Francs  
 Edition R. SOUBAIRAN  
 7, Boul. Jean-Jaurès, CLICHY — PER. 36-30

## LES PRÉVISIONS

DE MAURICE PRIVAT

On n'entend plus parler de la proposition apportée au Gouvernement français, quelques jours avant l'armistice de juin 1940 par M. Winston Churchill. Il offrait aux Français les avantages de la nationalité britannique, tandis que les Anglais auraient eu ceux de la nationalité française.

Venant sans préparation, à l'instant le plus inopportun, elle tomba dans les abîmes. Pourtant ne mériterait-elle pas d'être reprise pour un examen d'envergure ?

Nous assistons à l'élargissement des conceptions politiques qui, des communes, se sont étendues aux provinces puis aux nations. Celles-ci, à leur tour, cherchent à s'épanouir en des groupements. Les patries, sans être condamnées, n'ont plus la solidité qu'elles manifestaient au début de ce siècle. L'aviation et la radio, dédaignant les distances comme les frontières, conditionnent les fédérations. Le monde, heureusement, s'est refusé à se les laisser imposer par l'épée et la police. L'ère du Verseau, où nous sommes entrés, conclut qu'elles doivent y parvenir par l'association et la politique.

Qu'est cette Ère du Verseau, dont on entend quelquefois parler ? Elle est en rapport avec la précession des équinoxes, l'un des plus grandioses phénomènes célestes, par qui la prééminence d'influence passe, chaque 2.160 ans, d'un signe du Zodiaque à un autre. Avec l'ère du Verseau nous avons, notamment, l'industrialisation à outrance, le règne des inventions, la conquête du ciel, l'avènement de l'électricité et de la radio, la généralisation des Parlements et l'importance de la politique, le césarisme appuyé sur les masses, avec l'utilisation d'une propagande intensive, comme la décisive importance prise par la Russie, qui n'avait pas joué de rôle en Europe avant la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle.

Le traité d'union des Empires français et britannique entre dans les désirs du cycle où l'humanité fait ses premiers pas, avec maladresse. Il ne va pas tarder à revenir sur l'eau, car il s'impose.

Lorsque la seule France exige, pour être restaurée, plus de deux mille milliards de francs, qui ne sauraient être pris sur le budget courant, somme qui, placée seulement à 0 fr. 25 %, produirait cinq mille milliards d'intérêts annuels, on voit que les problèmes posés par les destructions dont l'Allemagne est responsable dépassent le cadre des Nations, qu'il est enfantin d'essayer de les leur faire résoudre : elles s'y engouffreraient.

Nous allons vers des réformes actuellement inconcevables, telles que les réclamations des plus « avancés » sont des plaisanteries auprès de ce qui surviendra. Pour le saisir, imaginez vos ancêtres, même d'une intelligence très supérieure à nos plus éminents innovateurs, pensant aux possibilités futures de l'aviation. Ne souririez-vous pas de pitié en évoquant leurs puérités ? Quant à celles des partis politiques de jadis, touchant le même objet, on ne les relit pas sans rougir de confusion.

Tout souligne l'ampleur des craintes et des désaccords qui perturbent la trésorerie. Si le Gouvernement ne précipitait pas ses actions, que d'ennuis il s'éviterait...  
 A nous aussi !

## ORFÈVRE

services de table porcelaine,  
 cristaux et coutellerie  
 281, rue Saint-Honoré (1<sup>er</sup> étage)  
 De 14 à 18 heures sauf samedi

N'importe qui peut apprendre  
 à **DESSINER**  
 ...il suffit de savoir écrire

Pas plus que l'écriture, le dessin  
 n'est réservé à des privilégiés.

Mais si vous saviez que par la simple utilisation des lignes que vous tracez en écrivant vous devez pouvoir reproduire ce que vos yeux ont vu, vous ne résisteriez pas plus longtemps au désir que vous avez souvent manifesté de dessiner.

C'est en effet si simple : les lignes que vous tracez ne sont-elles pas les mêmes que celles qui composent les lettres de l'alphabet, les mêmes droites, les mêmes courbes ? Il suffit de les voir. En somme, ce n'est qu'une question de méthode et vous avez tout intérêt à connaître celle de l'École A. B. C. qui vous permettra d'utiliser pour dessiner l'habileté graphique que vous avez acquise en écrivant.



Croquis très réussi  
 d'un de nos élèves.

A ce propos, la brochure que l'École A. B. C. de dessin met gracieusement à votre disposition, vous révélera que c'est dans les deux premières heures de vos études que vous apprendrez comment on dessine.

BROCHURE Demandez la brochure  
 de renseignements F. D.  
 ILLUSTRÉE (joindre 5 frs en timbres  
 pour tous frais). Spécifiez bien le cours  
 qui vous intéresse : Cours pour Adultes  
 ou Cours pour Enfants.

ÉCOLE A. B. C. DE DESSIN

12, rue Lincoln (Ch.-Élysées) Paris

## D'une pierre, deux coups !

- un coup de chance pour vous, peut-être.
- un coup d'épaule, sûrement,

pour les Français malheureux.

Prenez régulièrement un billet de la

# LOTÉRIE NATIONALE

au profit

## d'ŒUVRES DE BIENFAISANCE

MONTRE RIX  
 HAUTE JOAILLERIE  
 ÉMERAUDES • RUBIS • SAPHIRS  
 BRILLANTS

M A R C  
**BIETRIX**

51, R. LA FAYETTE-9°  
 TRUDAINE 11-57  
 TRUDAINE 89-49

POUR VOTRE PUBLICITÉ  
 AU **MONDE ILLUSTRÉ**  
**L'AGENCE ARCHAT**

se tient à votre disposition — Bureaux à

PARIS : 12, rue d'Anjou  
 Téléphone : Anjou 04-80

LYON : 7, pl. Antonin-Poncet  
 Téléphone : Franklin 55-25

Compte Chèques Postaux-Paris 4.116-52

**Armagnac Sempé**

MAISON H. SEMPÉ . SABAZAN ( GERS )  
 DEPOT : 39 RUE DU LANDY , ST OUEN - PARIS

COGNAC  
**LARSEN**  
 INVINCIBLE

Pub. Ch. LEMONNIER



*Et dans ce sous-bois l'atmosphère  
 Pour me perdre, a su mélanger  
 Votre senteur à vous, légère,  
 Avec le chaud Parfum DANGER*

PARFUMS

**CIRO**

PARIS

4 PLACE VENDÔME

Ch. Lemonnier 386

*La colle...*  
 PAPIERS . CARTONS  
 ETOFFES . PHOTOS

**ADHÉSINE**  
*la colle blanche parfumée*  
 SOLIDE  
 PROPRE  
 ECONOMIQUE

Fabrication  
*Corector*  
 EN VENTE  
 PARTOUT

UNIS-FRANCE